



L'OUTRAGE DU CARDINAL FERNANDEZ AU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE

« MALHEUR À VOUS, SCRIBES ET PHARISIENS HYPOCRITES ! »

PAR ces mots, Notre-Seigneur reprochait à ses ennemis, grands prêtres et scribes de Jérusalem, de « fermer aux hommes le Royaume des cieux » (Mt 23,13) en refusant de se soumettre à Lui, en le condamnant, prétendument, au nom de la Loi mosaïque.

Deux mille ans après, ce 17 mai 2024, le cardinal Fernandez a publié de nouvelles *NORMES PROCÉDURALES POUR LE DISCERNEMENT DES PHÉNOMÈNES SURNATURELS PRÉSUMÉS*. Selon ces *Normes*, le message de Notre-Dame de Fatima ne pourrait en aucun cas s'imposer à l'Église universelle, nul catholique, clerc ou laïc, ne serait tenu de s'y soumettre. Ce document, qui sera désormais la loi du discernement dans l'Église, fait obstacle au *dessein de miséricorde des Saints Cœurs de Jésus et de Marie* en noyant les vraies apparitions de la Vierge Marie dans l'océan des *phénomènes surnaturels présumés* dont le *Dicastère pour la doctrine de la foi* se refuse désormais à discerner l'origine : céleste, humaine, ou démoniaque... Fatima ? « Ce pourrait être le démon »...

« Malheur à vous, les légistes, parce que vous avez enlevé la clef de la science !

Vous-mêmes n'êtes pas entrés, et ceux qui voulaient entrer, vous les en avez empêchés ! » (Lc 11,52)

DES "NORMES" PERFIDES

On devine, dès l'introduction de ces nouvelles "normes", les intentions perverses du cardinal Fernandez :

« 1. *Tout ce que Dieu voulait révéler, Il l'a fait par son Fils, le Verbe fait chair. C'est pourquoi "l'économie chrétienne, étant l'Alliance nouvelle et définitive, ne passera jamais et aucune nouvelle révélation publique n'est dès lors à attendre avant la manifestation glorieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ."* (Dei Verbum, n°4) » (n°1)

C'est l'argument "classique" opposé aux demandes de Notre-Dame de Fatima, auquel notre Père, l'abbé de Nantes, répondait ainsi :

« Je pose une question, une question évidemment indiscrète et insolite : le Christ a-t-il encore le droit

d'intervenir (le mot dit tout : intervenir) dans la vie de son Église, des nations et du monde, pour les gouverner ? Et même de prier sa sainte Mère de subvenir aux besoins de ses enfants ?

« Que la Révélation soit close à la mort du dernier Apôtre, c'est vrai, tous les théologiens le savent, mais en plus, en continuité avec elle, qu'en est-il de la conduite du monde et de l'Église ? Qu'en est-il de l'orthodromie, est-ce qu'elle est abandonnée une fois pour toutes aux hommes constitués en dignité, ou est-ce que Dieu est encore libre d'agir ? »

Non, selon *Dei Verbum*, Dieu ne serait plus libre d'agir.

De ce premier principe, le cardinal Fernandez tire que « la Parole révélée contient tout ce dont la vie chrétienne a besoin » (n° 2).

C'est bien vrai. On trouve même, dans l'Apocalypse de saint Jean, des figures prophétiques de l'avenir de l'Église, « ce qui doit arriver plus tard » (Ap 1,19), notamment, au milieu d'un déluge de maux, l'apparition « d'un signe grandiose dans le ciel : une Femme ! Le soleil l'enveloppe, la lune est sous ses pieds et douze étoiles couronnent sa tête. » (Ap 12,1)

Comment ne pas voir dans les grandes apparitions mariales modernes de la Rue du Bac, de Lourdes et de Fatima, l'accomplissement, le renouvellement de ce signe prophétique ? D'autant que Notre-Seigneur a annoncé pour les derniers temps des « signes dans le soleil » (Lc 21,25). Que demander de mieux que celui opéré par la main de Notre-Dame le 13 octobre 1917 ? Notre-Seigneur nous a confiés à sa Mère du haut de la Croix (cf. Jn 19,26), ne pourrait-elle pas venir au secours de ses enfants ?

C'est une perfidie que d'occulter le message de Notre-Dame de Fatima au nom de « la Parole révélée ».

« Vous scrutez les Écritures,

parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle, et ce sont elles qui me rendent témoignage, et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! » (Jn 5,39-40)

LES VRAIES APPARITIONS ÉTOUFFÉES

Le cardinal Fernandez s'en prend aux traditionnelles reconnaissances canoniques des apparitions qui « *laisaient en fait penser aux fidèles qu'ils étaient obligés de croire à ces manifestations* ». Il insiste : « *La conviction de l'Église est que les fidèles ne sont pas obligés d'accepter l'authenticité de ces événements.* »

Telle n'était pas la conviction de saint Pie X, qui a voulu étendre à l'Église universelle la fête liturgique de l'Apparition de la Vierge Marie à Lourdes (décret de la Sacrée Congrégation des rites du 13 novembre 1907), et qui évoquait dans son encyclique *AD DIEM ILLUM* (2 février 1904) « *les merveilleuses manifestations de la Vierge dans la ville de Lourdes* », suivies de « *prodiges quotidiens dus à son intercession, qui fournissent de splendides arguments pour confondre l'incrédulité moderne* ».

Si saint Pie X voulait que toute l'Église rende grâce pour les apparitions de Lourdes, c'est, évidemment, parce que tous les catholiques doivent y croire ! Pour un motif qui, bien qu'évident aux simples et aux « *tout petits* », ne l'est pas pour les « *sages et les savants* » (cf. Lc 10,21) : si vraiment la Vierge Marie, en son corps glorieux, est descendue du Ciel où Elle vit et règne éternellement, la moindre des choses est de tirer les conséquences des signes qu'Elle donne de sa présence, d'écouter ce qu'Elle dit et d'obéir à ses volontés qui, pour nous pauvres pécheurs, ne peuvent être que des demandes salutaires et miséricordieuses !

Et, à La Salette, si Notre-Dame demande que son message soit transmis « *à tout son peuple* », ou si Elle annonce et accomplit un miracle cosmique « *pour que tous croient* », en faisant tomber le soleil devant 70 000 témoins et en l'arrêtant dans sa chute, c'est bien la preuve qu'Elle est messagère de la Volonté divine « *d'établir dans le monde la dévotion à son Cœur Immaculé, pour sauver de l'enfer les âmes des pauvres pécheurs* » !

Il est du devoir des ministres de son Fils de se faire les relais auprès du peuple fidèle de ces interventions du Ciel.

« Les œuvres que le Père m'a données à mener à bonne fin, ces œuvres mêmes que je fais me rendent témoignage que le Père m'envoie.

« Vous n'avez jamais entendu sa voix, vous n'avez jamais vu sa Face, et sa parole, vous ne l'avez pas en vous, puisque vous ne croyez pas Celui qu'il a envoyé. » (Jn 5,36-38)

ULTIME ESPÉRANCE : LA CONVERSION DU SAINT-PÈRE

Notre-Dame de Fatima a dit le 13 juillet 1917 : « *Vous avez vu l'enfer où vont les âmes des pauvres pécheurs. Pour les sauver, Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé.* »

Le cardinal Fernandez a le front de s'opposer à cette souveraine et salutaire volonté divine. Il écrit que les nouvelles procédures « *ne comporteront pas normale-*

ment de déclaration sur le caractère surnaturel du phénomène discerné, c'est-à-dire sur la possibilité d'affirmer avec une certitude morale qu'il provient d'une décision de Dieu qui l'a voulu directement » (Lettre de Présentation).

C'est trop tard, monsieur le Cardinal ! Vous pouvez lutter contre le message de Notre-Dame, la mordre au talon tant que vous pourrez, Elle vous écrasera la tête. Vos normes ne s'appliquent pas aux apparitions de Fatima, qu'Elle a attestées par de si grands miracles, et que Mgr da Silva a reconnues le 13 octobre 1930. Une nouvelle Alliance est offerte à l'Église, de par Dieu, dans le Cœur Immaculé de Marie. Vous vous y opposez ? Notre-Seigneur accomplira son dessein malgré vous, contre vous. *Ce sera tard*, il est déjà très tard, mais *le Saint-Père se convertira, le Cœur Immaculé de Marie triomphera*, et les foules catholiques converties feront réparation pour tous vos outrages.

Le moindre n'est pas votre insistance à répéter « *qu'il n'est pas obligatoire de se servir* » de ces révélations nouvelles, comme une réponse à nos demandes répétées de l'instauration de la dévotion réparatrice des cinq premiers samedis du mois pour donner suite à la Consécration de la Russie prononcée par le pape François. Non, dites-vous aux catholiques du monde entier, *il n'est pas obligatoire de se servir* de cette dévotion ! Alors que Dieu nous la donne « avec une certaine crainte », comme ultime moyen pour sauver les âmes de l'enfer !

Néanmoins, vous écrivez « *qu'il reste toutefois possible que le Saint-Père intervienne en autorisant, à titre tout à fait exceptionnel, une procédure pour une éventuelle déclaration du caractère surnaturel des événements* ».

Très Saint-Père, nous vous en supplions, rendez-vous à la grâce ! Obéissez aux demandes de notre Mère du Ciel, pour mettre fin à la guerre qui vous afflige, et qui menace de ravager la terre, de faire des millions de victimes, dont combien iront en enfer ? !

Nous n'irons pas à Rome vous le demander. Mais à Fatima et à Pontevedra pour le centenaire de la demande de la dévotion réparatrice.

Il nous faut prier, prier, réparer, comme le faisait la vénérable sœur Marie-Lucie de Jésus et du Cœur Immaculé, à qui Notre-Seigneur disait EN 1939 :

« Demande, insiste de nouveau pour qu'on divulgue la communion réparatrice des premiers samedis en l'honneur du Cœur Immaculé de Marie. Le moment approche où les rigueurs de ma justice vont punir les crimes de plusieurs nations. Quelques-unes seront anéanties. À la fin, les rigueurs de ma justice tomberont plus sévèrement sur ceux qui veulent détruire mon règne dans les âmes. »

AH ! RESTEZ AVEC NOUS, NOTRE-DAME ! SOYEZ LE SALUT DU PAPE FRANÇOIS. ENFLAMMEZ SON CŒUR DE PASTEUR DU DÉSIR DE VOUS CONSOLER ET LE DOGME DE LA FOI SERA RESTAURÉ, ET LES ÂMES SAUVÉES DE L'ENFER !

(père Bruno de Jésus-Marie.

LES NOUVELLES NORMES CONTRE LE DISCERNEMENT DES ESPRITS

ÉMINENCE, VOUS ÊTES HÉRÉTIQUE,
SCHISMATIQUE ET SCANDALEUX« *Satan déambule librement dans l'Église.* » (Georges de Nantes)

LES *Normes procédurales pour le discernement de phénomènes surnaturels présumés*, présentées par le cardinal Fernandez, et approuvées par le pape François le 4 mai 2024, opèrent un changement radical dans les procédures en usage dans l'Église depuis des siècles et proscrivent un véritable discernement des esprits.

En effet, d'une part, le cardinal interdit à son dicastère et aux évêques du monde entier de reconnaître et de proclamer le caractère surnaturel de toute révélation particulière, apparition ou miracle eucharistique. D'autre part, ces nouvelles procédures ne prévoient plus d'identifier l'origine et la nature du « *phénomène* », et de déterminer s'il est de Dieu ou du diable. Donc, le discernement des esprits a été supprimé de la procédure.

En imposant ces nouvelles *Normes*, le cardinal Fernandez opère une véritable révolution dans l'Église, car elles modifient profondément la fonction et la mission de ses Pasteurs qui, depuis deux mille ans, défendaient leur troupeau contre les plus subtils prestiges de Satan. Le cardinal Ottaviani, dernier pro-préfet du Saint-Office avant sa destruction par la réforme de Vatican II, le rappelait à l'encontre des néomodernistes : « Jésus lui-même nous a mis en garde contre "les faux christs et les faux prophètes" qui feront de grands signes et des prodiges, capables de séduire, si c'était possible, les élus eux-mêmes (Mt 24,24). Des faits de ce genre sont advenus depuis les premiers temps de l'Église (Ac 8,9). C'est pourquoi c'est un droit et un devoir du Magistère de l'Église de porter un jugement sur la vérité et sur la nature des faits ou révélations qu'on affirme être l'effet d'une intervention spéciale de Dieu. » (*Osservatore romano* du 4 février 1951)

PREMIÈRE NOUVEAUTÉ SCANDALEUSE :
PLUS DE RECONNAISSANCE CANONIQUE
DU SURNATUREL

Dès sa lettre de présentation des *Normes*, le cardinal annonce que les services de son dicastère ainsi que tous les évêques catholiques ne sont plus autorisés à porter un jugement doctrinal positif sur une manifestation préternaturelle, c'est-à-dire sur une manifestation qui paraît être en dehors des lois naturelles et qui peut avoir pour origine ou Dieu ou le

diable. Tout ce qui est surnaturel et divin ne pourra plus être reconnu comme tel.

Il n'y aura « *pas normalement de déclaration sur le caractère surnaturel du phénomène discerné, c'est-à-dire sur la possibilité d'affirmer avec une certitude morale qu'il provient d'une décision de Dieu qui l'a voulu directement* » (Présentation).

« *Ni l'évêque diocésain, ni les conférences épiscopales, ni le dicastère, en règle générale, ne déclareront que ces phénomènes sont d'origine surnaturelle, même lorsqu'un Nihil obstat [littéralement : rien ne s'oppose] est accordé.* » (n° 23)

« *L'évêque diocésain veillera à ce que les fidèles ne considèrent aucune des déterminations comme une approbation du caractère surnaturel du phénomène.* » (art. 22, 2)

Éminence, vous êtes scandaleux. Oui, vous êtes une pierre d'achoppement pour les meilleurs évêques, théologiens et fidèles qui savent que le Ciel peut descendre sur la terre, particulièrement la Reine des Cieux, et que l'Église hiérarchique est assistée du Saint-Esprit pour examiner toute manifestation préternaturelle et rendre des jugements à ce sujet. Votre interdiction blesse et contrarie notre foi, parce que vous paraissez nier qu'on puisse avoir une certitude quant à la réalité d'une apparition objective et physique d'un corps glorieux sur cette terre.

Vous êtes tout à fait conscient de la rupture que vous opérez avec la pratique traditionnelle de l'Église. Vous écrivez : « *Dans le passé, le Saint-Siège semblait accepter que les évêques fassent des déclarations comme celles-ci : "Les fidèles sont fondés à la croire indubitable et certaine."* » (Décret de l'évêque de Grenoble, 19 septembre 1851) »

Pardon, Éminence ! Pour quelle raison dites-vous : *semblait accepter* ? Il ne *semblait* pas, mais le Saint-Siège *acceptait*, puisque le concile de Trente avait décrété que la responsabilité du jugement sur les phénomènes extraordinaires revenait à l'Ordinaire du lieu. Nous y reviendrons.

En 1851, le Saint-Siège *accepta* le jugement de l'évêque de Grenoble : le bienheureux pape Pie IX n'émit aucune réserve sur cette sentence (Louis Bassette, *Le fait de la Salette*, Cerf, 1955, p. 218 et 224). Par l'indult du 2 décembre 1852, le Pape autorisa même une fête solennelle et un office litur-

gique pour commémorer « l'Apparition de la Mère de Dieu, sous une forme humaine, à La Salette ».

Le cardinal Fernandez poursuit : « *Ces expressions étaient en contradiction avec la conviction de l'Église que les fidèles ne sont pas obligés d'accepter l'authenticité de ces événements.* »

Quelle est cette prétendue *conviction* de l'Église ? Où est-elle exprimée ? Dans les écrits de Joseph Ratzinger ? Assurément, vos références et vos notes le montrent. Vous donnez donc comme la *conviction* de l'Église les assertions d'un théologien allemand moderniste qui ne croyait pas à l'Ascension (cf. CRC n° 212, juin 1985, p. 4).

En revanche, la "*conviction*" de l'Église, disons plutôt les vérités enseignées par l'Église au sujet des apparitions sont exprimées, précisément, dans tous les mandements et jugements épiscopaux reconnaissant les grandes apparitions des deux derniers siècles.

Citons le décret de l'évêque de Grenoble, du 19 septembre 1851, pour le cinquième anniversaire de l'Apparition de La Salette, que vous mentionnez. Mgr de Bruillard y affirmait que cette apparition « porte en elle-même tous les caractères de la vérité, et que les fidèles sont fondés à la croire indubitable et certaine » (art. 1). On trouvait une affirmation similaire dans le mandement de Mgr Laurence, du 18 janvier 1862, pour la reconnaissance des apparitions de Lourdes.

Mgr de Bruillard poursuivait : « C'est pourquoi, pour témoigner à Dieu et à la glorieuse Vierge Marie notre vive reconnaissance, nous autorisons le culte de Notre-Dame de La Salette. Nous permettons de la prêcher et de tirer les conséquences pratiques et morales qui ressortent de ce grand Événement. » (art. 3) « Nous défendons expressément aux fidèles et aux prêtres de notre diocèse de jamais s'élever publiquement, de vive voix ou par écrit, contre le fait que nous proclamons aujourd'hui, et qui, dès lors, exige le respect de tous. » (art. 5)

Enfin, il concluait en exhortant les fidèles à obéir à Notre-Dame : « Nous vous conjurons, nos très chers frères, en vue de vos intérêts célestes et même terrestres, de rentrer sérieusement en vous-mêmes, de faire pénitence de vos péchés, et particulièrement de ceux que vous avez commis contre le deuxième et le troisième commandement de Dieu. » Une confrérie réparatrice des blasphèmes et de la profanation des dimanches sera bientôt élevée au rang d'archiconfrérie, sous le nom de Notre-Dame Réconciliatrice de La Salette, par le Pape lui-même, et enrichie de nombreuses indulgences.

« Nous vous en conjurons, nos frères bien-aimés : rendez-vous dociles à la voix de Marie qui vous appelle à la pénitence, et qui, de la part de son Fils, vous menace de maux spirituels et temporels, si, restant insensibles à ses avertissements maternels, vous endurez vos cœurs. »

De plus, en 1854, dans un long rapport, le nouvel évêque de Grenoble, Mgr Ginoulhiac, répondit rigoureusement, point par point, en quarante-sept pages, à toutes les allégations critiques du pamphlet de l'abbé Déléon contre l'Apparition, dont son prédécesseur avait proclamé l'authenticité.

Le cardinal Fernandez veut en finir avec ce qui s'est fait « *encore récemment* » : « *Certains évêques ont voulu s'exprimer en des termes tels que : "Je constate la vérité absolue des faits", "les fidèles doivent indiscutablement considérer comme vrai", etc.* »

Éminence, vous êtes assurément scandaleux. Parce que, redisons-le, vous attaquez et heurtez notre foi, la foi de l'Église dans la vérité divine des authentiques manifestations célestes. Et « *si quelqu'un doit scandaliser l'un de ces petits qui croient, il serait mieux pour lui de se voir passer autour du cou une de ces meules que tournent les ânes et d'être jeté à la mer* » (Mc 9,42).

DES PRÉTEXTES FALLACIEUX : LA FEMME MASDU.

Éminence, vous avancez des prétextes inconsistants et fallacieux pour imposer aux évêques de ne plus remplir un des plus importants devoirs de leur charge : vous laissez entendre que *certaines procès n'ont pas été parfaits, qu'il y aurait eu des erreurs judiciaires, des jugements contradictoires...*

Mais vous ne donnez qu'un exemple, un seul, d'une apparition qui aurait donné lieu à des sentences successives si différentes. Les dates indiquées nous permettent d'affirmer qu'il s'agit de "Notre-Dame de tous les peuples", une apparition, de toute évidence diabolique, comme l'abbé de Nantes l'a démontré (CRC n°s 36 et 37, septembre et octobre 1970). Il y eut, de fait, en soixante-quinze ans, une série de déclarations contradictoires à son sujet : revenant sur la condamnation épiscopale de 1956, pourtant confirmée à deux reprises par le Saint-Office, la prétendue apparition fut réhabilitée par deux évêques, respectivement en 1996 et en 2002, avant d'être de nouveau réprouvée par un autre évêque, etc.

Précisons qu'un jugement en matière de miracles, d'apparitions et de révélations vaut ce que valent les attendus qui le motivent. Un jugement prononcé par un évêque lui-même hérétique ou complice d'hérétiques, qui approuve de fausses apparitions ou de faux miracles, est évidemment sans valeur.

Notre Père appelait cette prétendue manifestation de Notre-Dame : *la Femme Masdu*, tant ses "révélations" s'accordaient avec les nouveautés conciliaires : ses "messages", foncièrement hérétiques, annonçaient l'effusion du Saint-Esprit, enfin répandu dans le monde ! pour l'avènement d'une nouvelle religion indifférenciée, humanitaire et progressiste, c'est-à-dire le *Masdu*.

Les réhabilitations épiscopales concernant "Notre-

Dame de tous les peuples”, de 1996 et 2002, sont en réalité très accusatrices contre la réforme conciliaire. L’approbation de ses “messages” hérétiques a été l’œuvre d’évêques désorientés par l’esprit et les hérésies de Vatican II.

RUPTURE AVEC LA TRADITION UNANIME.

Ces nouvelles *Normes* prennent le contre-pied de la tradition unanime de l’Église, illustrée par un des décrets du V^e concile du Latran, qui traita la question du discernement des esprits au cours de sa XI^e session. Dans la Constitution relative à la prédication, adoptée le 19 décembre 1516, il est longuement traité des “prophéties”, “révélations” et “inspirations” diverses. Son enseignement et ses décisions apparaissent comme un remarquable exposé de la position de l’Église à l’égard des phénomènes mystiques extraordinaires. On y remarque d’une part une extrême sévérité à l’encontre de tous les imposteurs qui ont l’audace d’abuser les fidèles par de prétendues inspirations du Saint-Esprit et, d’autre part, un grand soin de ne point faire obstacle aux véritables privilégiés de Dieu et à leurs authentiques révélations divines. Lorsque le Saint-Siège ou l’Ordinaire d’un diocèse « accordent l’autorisation » de « publier et prêcher » une révélation, une apparition, ou un miracle, ils les proposent aux fidèles comme venant véritablement de Dieu.

Cinquante ans plus tard, en 1563, au cours de sa XXV^e session, le concile de Trente aborda la question des « nouveaux miracles », le mot « *miraculum* » étant pris dans sa plus large acception qui englobe tous les phénomènes surnaturels extraordinaires. Les Pères de Trente chargèrent l’Ordinaire du lieu de la responsabilité immédiate de l’enquête et du jugement canonique concernant tous les “miracles” survenus dans la Chrétienté. L’évêque concerné devait seulement « consulter le Souverain Pontife » avant de rendre sa sentence finale.

Le Concile avait fixé la procédure qui fut suivie pendant les cinq derniers siècles. L’expérience de l’Église s’est ainsi enrichie des mémoires théologiques des commissions d’enquête canonique et des mandements épiscopaux portant jugement sur les cas les plus importants : le miracle eucharistique de Faverney, les apparitions de la Vierge Immaculée à sainte Catherine Labouré, à Alphonse Ratisbonne, aux enfants de La Salette, à sainte Bernadette de Lourdes, aux enfants de Pontmain, puis de Fatima, ou encore les larmes miraculeuses de la Vierge de Syracuse.

L’Église hiérarchique a ainsi prononcé des jugements motivés et fermes sur l’authenticité de faits surnaturels, ne laissant aucune place au doute. Elle a autorité souveraine en ce domaine et c’est son devoir le plus strict de rendre avec prudence et force un jugement sur chaque cas.

C’est pourquoi, Éminence, nous vous accusons d’être schismatique en rompant avec cette tradition séculaire. En édictant de nouvelles *Normes* en rupture avec les règles traditionnelles de l’Église pour opérer le nécessaire discernement des esprits, vous vous séparez des catholiques des temps jadis, qui tenaient, par amour de Dieu et de sa Sainte Mère, à savoir si oui ou non, ils étaient apparus de nouveau sur notre terre. Et vous vous séparez encore des bons catholiques d’aujourd’hui, clercs et laïcs, qui attendent que la hiérarchie se prononce clairement sur les phénomènes surnaturels, particulièrement sur les apparitions de Pontevedra en 1925 et 1926, afin de satisfaire à ses instantes demandes pour consoler son Cœur Immaculé tellement outragé.

Faut-il rappeler que l’abbé de Nantes a accusé les papes Paul VI et Jean-Paul II de schisme non seulement affectif à l’égard des meilleurs catholiques, mais aussi de schisme effectif parce que ces Pontifes manifestaient « un désintérêt et même un dégoût de tous les rites et de toutes les institutions traditionnelles de l’Église catholique ».

Nous formulons à votre rencontre, Éminence, la même accusation parce que vous renoncez à exercer votre fonction de juge pour dire ce qui est de Dieu et ce qui est du diable dans l’Église, comme nous allons le voir, et vous prétendez même interdire à tous les évêques du monde de pratiquer ce discernement.

DEUXIÈME NOUVEAUTÉ SCANDALEUSE : LE DIABLE N’EXISTE PAS

L’intitulé du document annonçait la nouveauté stupéfiante : il ne s’agit plus d’opérer un discernement des esprits pour savoir quel Esprit inspire des faits préternaturels, si c’est l’Esprit-Saint ou bien l’Esprit de Satan, mais d’œuvrer *pour le discernement de phénomènes surnaturels présumés*, et d’un surnaturel qui doit rester au mieux présumé !

Satan est complètement méconnu dans ce document. S’il est question une fois d’*illusion diabolique*, c’est dans la lettre de présentation du cardinal, à l’intérieur et à la fin d’une citation de Karl Rahner ; un des rédacteurs du document a dû s’opposer à ce qu’elle soit censurée !

Chaque fois qu’ensuite on s’attendrait à voir le diable mentionné, on demeure uniquement dans de possibles inventions ou manipulations humaines, mais jamais dans des machinations de Satan.

« *Il y a la possibilité que les fidèles soient entraînés derrière un événement, attribué à une initiative divine, mais qui n’est que le fruit de la fantaisie, du désir de nouveauté, de la mythomanie ou de la tendance à la falsification de quelqu’un.* » Ce quelqu’un pourrait-il être inspiré par le diable ? Cela n’est jamais dit.

« *Une déclaration de non-supernaturalité demeure*

uniquement lorsque des signes objectifs apparaissent qui indiquent clairement une manipulation présente à la base du phénomène, par exemple lorsqu'un voyant présumé affirme avoir menti, ou lorsque des preuves indiquent que le sang d'un crucifix appartient au voyant présumé, etc.» Certes, une manipulation... Mais qu'il puisse y avoir une tromperie diabolique, ce n'est jamais envisagé.

Le cardinal énumère les différentes raisons justifiant qu'un phénomène soit *«reconnu comme non surnaturel. Cette décision doit être fondée sur des faits et des preuves concrets et avérés. Par exemple, lorsqu'un voyant présumé affirme avoir menti, ou lorsque des témoins crédibles fournissent des éléments de jugement qui permettent de découvrir la falsification du phénomène, l'intention erronée ou la mythomanie.»* Et lorsqu'un voyant présumé est victime d'une possession ou d'une infestation diabolique ?

Il n'en est pas question d'un bout à l'autre du document. Comme si le Prince du mensonge n'agissait jamais, comme s'il ne se déguisait pas en Ange de lumière pour tromper les âmes et les conduire en Enfer.

Parmi les critères négatifs (art. 15), pas un mot sur les signes qui permettent de démasquer une manifestation diabolique. Pourtant, le déséquilibre psychopathologique et la simulation vont souvent de pair avec une intervention diabolique. Ce fut le cas de Madeleine de la Croix, au début du seizième siècle, et, au vingtième siècle, des visionnaires d'Ezquioga, en Espagne, et surtout des voyants de Medjugorje, mais nous y reviendrons.

Les avertissements des Apôtres sont négligés, oubliés.

Par exemple, ces pressantes recommandations de saint Jean : *« Bien-aimés, ne vous fiez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits pour voir s'ils viennent de Dieu, car beaucoup de faux prophètes sont venus dans le monde. »* (1 Jn 4,1) Et cette mise en garde de saint Paul aux chrétiens de Thessalonique : *« Sa venue à lui, l'Impie, sera marquée par l'influence de Satan, par toute sorte d'œuvres de puissances, par des signes et des prodiges mensongers, comme par toutes les tromperies du mal à l'adresse de ceux qui sont voués à la perdition pour n'avoir pas accueilli l'amour de la vérité qui leur aurait valu d'être sauvés. »* (2 Th 2,9-11)

C'est la présence agissante et maléfique du Prince de ce monde qui fut toujours la raison d'être du discernement des esprits par l'Église hiérarchique, discernement absolument nécessaire pour préserver les âmes de toute désorientation diabolique.

Après avoir établi le caractère préternaturel d'un phénomène, c'est cette deuxième phase du discernement qui est la plus importante et la plus difficile : s'agit-il d'un phénomène divin ou d'un phénomène diabolique ? En effet, les deux réponses sont possibles puisqu'il

est avéré que les "signes et prodiges" du Malin ressemblent parfois à s'y méprendre à ceux-là mêmes qui authentifient les véritables manifestations divines.

Mais pour le cardinal Fernandez, Satan n'existe pas. Il devient ainsi son complice : le diable peut agir en toute liberté dans l'Église, pour la perte des âmes !

Cela est tout à fait dans l'esprit et dans la suite de la funeste réforme décrétée au concile Vatican II qui a supprimé la congrégation de l'Index et a anéanti le Saint-Office. À tel point que l'abbé de Nantes observait après le Concile : *« Satan déambule librement dans l'Église. »* (Lettre à mes amis du 25 août 1967)

TROISIÈME NOUVEAUTÉ SCANDALEUSE : RIEN DE PUREMENT DIVIN

Selon le cardinal Fernandez, dans les phénomènes mystiques extraordinaires, le surnaturel se trouve souvent mêlé à des éléments humains douteux. Le prélat reprend une thèse moderniste développée par Karl Rahner et René Laurentin : *« Il peut arriver que de véritables actions de l'Esprit-Saint dans une situation concrète, qui peuvent être appréciées à juste titre, apparaissent mêlées à des éléments purement humains, tels que des désirs personnels, des souvenirs, des idées parfois obsessionnelles, ou à "quelque erreur d'ordre naturel qui n'est pas due à une mauvaise intention, mais à la perception subjective du phénomène" (II, art. 15. 2). De plus, "on ne peut pas placer une expérience de vision, sans autre considération, devant le rigoureux dilemme, soit d'être en tous points correcte, soit de devoir être considérée entièrement comme une illusion humaine ou diabolique" (Rahner). »* (Lettre de présentation)

« Certains phénomènes, qui pourraient avoir une origine surnaturelle, semblent parfois liés à des expériences humaines confuses, à des expressions théologiquement imprécises ou à des intérêts qui ne sont pas entièrement légitimes. » (n° 14)

Il n'y aurait donc pas d'apparitions aussi limpidement vraies et divines qu'on le pensait naguère. L'ambiguïté serait inhérente à ce domaine relatif, incertain, des phénomènes mystiques extraordinaires ; aussi trouverait-on du bien et du mal, du divin et de l'humain partout, dans des proportions variables selon les cas, et même variables avec le temps pour un même cas donné.

Une image fera saisir l'ineptie de cette théorie. Le sage Gerson, au XV^e siècle, dans son traité *De distinctione verarum visionum a falsis* comparait judicieusement les visions et révélations aux diverses monnaies : à la vraie monnaie et aux fausses. En revanche, le cardinal Fernandez prétend qu'il est de la nature même de la monnaie d'être souvent tout à la fois plus ou moins vraie et fausse !

Cette nouvelle théorie est encore plus pernicieuse qu'absurde : en dévalorisant indûment de 50 % la vraie monnaie d'or des authentiques apparitions divines et en surévaluant, non moins indûment, de 50 % la fausse monnaie des douteuses ou frauduleuses, on les égalise dans une appréciation moyenne, aussi inexacte pour les unes que pour les autres.

C'est évidemment Gerson qui avait raison, se faisant l'écho de la tradition unanime de l'Église : « De même qu'il y a de la monnaie authentique et de la fausse monnaie, ainsi il y a de vraies révélations et il y en a de fausses qui se reconnaîtront par la présence ou l'absence de tous les caractères de la vraie monnaie. » Seuls les faux-monnayeurs ont intérêt à ce que l'on ne distingue plus la vraie de la fausse monnaie !

Vingt siècles d'histoire de l'Église le prouvent, il y a des apparitions divines, merveilleuses, qui sont d'authentiques messages du Ciel à la terre. Mais il y en a aussi de fausses, qui en sont des contrefaçons pathologiques ou diaboliques, et il faut s'en méfier et les dénoncer. C'est cette double certitude qui a de tout temps inspiré la conduite des Pasteurs de l'Église.

LE TRIOMPHE DU MODERNISME

Dans son encyclique *Pascendi Dominici gregis*, saint Pie X dénonçait l'agnosticisme comme le fondement du modernisme, à savoir la prétention que « *Dieu n'est point objet direct de science ; et que Dieu n'est point un personnage historique* » (n° 6).

La renonciation du *Dicastère pour la doctrine de la foi* à « *une reconnaissance positive de l'origine divine des phénomènes surnaturels présumés* » est un agnosticisme pratique, même s'il n'est pas explicitement théorisé. Car Dieu Notre-Seigneur, quand il intervient, donne des signes explicites de sa présence ou de la présence de ses messagers, que de tout temps son Église a su reconnaître par un sage discernement des esprits. Pourquoi renoncer à ce discernement, sauf à prétendre que « *Dieu n'est point objet direct de science* » ?

IMMANENTISME CHARISMATIQUE.

Il n'est jamais clairement question dans ces nouvelles *Normes* d'une apparition de Notre-Seigneur ou de sa Sainte Mère en leurs corps glorieux descendus du Ciel. À croire que, pour le cardinal Fernandez, Ils ne sont pas des « *personnages historiques* », vivants et libres d'intervenir ici-bas, dans leur Royaume...

En revanche, un certain *Esprit*, que Fernandez identifie avec le « Saint-Esprit », semble pouvoir agir partout et n'importe comment. Dans la *Présentation*, on lit en exergue : « *À l'écoute de l'Esprit à l'œuvre dans le fidèle peuple de Dieu.* » C'est la quintessence de l'immanentisme que saint Pie X dénonçait comme l'hérésie positive du modernisme : la prétention que

Le discernement des esprits est d'autant plus nécessaire qu'une apparition frauduleuse ou diabolique, loin d'être entièrement mauvaise, présente souvent des aspects positifs.

Au contraire, une apparition divine authentique doit être vraie, bonne et digne de Dieu en elle-même et dans toutes ses circonstances, à l'exclusion de tout caractère négatif décisif.

Le principe même de cette théorie, à savoir que souvent, dans les révélations divines, la part du divin et de l'humain ne peut être démêlée que de manière approximative, est moderniste. C'est la négation de toute transmission fidèle d'un message du Ciel. Ce procédé enlève toute objectivité, fiabilité et importance aux authentiques messages du Christ ou de sa très sainte Mère. En revanche, il permet de tolérer comme des manifestations divines présumées toutes les contrefaçons que le Prince du mensonge multiplie de par le monde !

Éminence, vous êtes moderniste, c'est-à-dire hérétique. Cela jaillit de l'ensemble de votre document. Et, abomination de la désolation, vous donnez à votre hérésie force de loi.

Dieu se révèle dans la conscience des « croyants », et non extérieurement à eux.

Dans l'*Introduction*, après un rappel que la « *Parole révélée* » contient le tout de la Révélation, il est écrit que, « *dans le temps de l'Église* », cet « *Esprit conduit les croyants de tous les temps "à la vérité tout entière" (Jn 16,13), de sorte que "l'intelligence de la Révélation devient de plus en plus profonde"* » (n° 3). Il n'est pas question de la médiation de l'Église enseignante.

C'est déjà, au sens strict, de l'illuminisme protestant : chaque *croyant* (luthérien, pentecôtiste, témoin de Jéovah ou catholique...) sa Bible à la main, écoute ce que lui dit l'*Esprit*, qui le « *guide dans la compréhension du mystère du Christ* » (n° 3). Cet illuminisme-là est tragiquement devenu commun dans notre Église conciliaire depuis la constitution *Dei verbum* du concile Vatican II. Il faut rappeler à l'encontre que Notre-Seigneur a promis à ses Apôtres que l'autre Paraclet les introduirait dans la vérité tout entière (Jn 16,13) et c'est à leurs successeurs qu'échoit le devoir de transmettre scrupuleusement le dépôt de la foi qui leur fut révélé, et de l'enseigner au peuple fidèle.

Sous le pontificat de François, émule de Jean-Paul II et de son prétendu *Catéchisme de l'Église Catholique*, cet illuminisme a pris une ampleur démesurée, notamment avec le *Synode sur la synodalité* : l'Esprit-Saint est supposé inspirer également tous les membres du *Peuple de Dieu*, qu'il faudrait donc consulter pour diriger l'Église.

ILLUMINISME : “L'ESPRIT”**AGISSANT DANS LE “PEUPLE DE DIEU”.**

Ce même illuminisme est devenu le souverain critère de discernement des *phénomènes surnaturels présumés*. Le *Nihil obstat*, qui est désormais le plus haut degré de reconnaissance, est fondé sur la constatation de « *signes d'une action de l'Esprit-Saint au milieu* ^[18] *d'une expérience spirituelle donnée* » (n° 17). À la note 18, on lit : « *L'expression “au milieu de” ne signifie pas “au moyen de” ou “à travers”, mais indique que dans un contexte donné, pas nécessairement d'origine surnaturelle, l'Esprit-Saint opère de bonnes choses.* »

Question : comment discerne-t-on la présence de l'Esprit-Saint ? Ce n'est précisé nulle part dans ce document. Sera-ce la présence de fruits spirituels de piété, de conversion ? Le démon peut laisser faire ces *bonnes choses* autour de l'une de ses tromperies pour en tirer un plus grand mal ensuite, lorsqu'il dévoilera son jeu, faisant éclater un énorme scandale. L'histoire nous en donne de sombres exemples avec Madeleine de la Croix ou Nicole Tavernier, au XVI^e siècle. Il y a aussi de faux voyants à qui le diable laisse faire un certain bien, celui-ci étant la caution indispensable de messages pernicieux pour l'Église, ou encore parce que c'est le moyen de détourner les Pasteurs et les fidèles de véritables apparitions et demandes célestes dont il redoute l'accomplissement : « *Satan lui-même se déguise bien en ange de lumière* » (2 Co 11, 14).

Alors que le Saint-Esprit, le vrai, ne peut supporter tout mensonge humain ou toute singerie diabolique. Il procède du Père et du Fils, Il demeure dans le Cœur Immaculé de Marie, c'est toujours en référence à leur œuvre qu'Il agit. À cet égard, le choix de l'expression “*au milieu de*” est une perfidie sans nom, comme si le Saint-Esprit pouvait et voulait agir n'importe où et n'importe comment.

Dans les nouvelles *Normes*, il est même prévu que, si l'Ordinaire du lieu constate que les prétendus fruits de l'Esprit sont en fait des fruits pourris, il doit s'efforcer de les « *purifier des éléments négatifs, des éléments problématiques* » (*Introduction, nos 6 et 10*), mais non pas interdire le culte afin de ne pas « *indisposer (sic) le Peuple de Dieu* » (*Orientation générale, n° 19*).

Selon ces nouveaux critères, les apparitions de la *Gospa* à Medjugorje, simulacre satanique pour détourner les fidèles de Fatima (cf. *Il est ressuscité* n° 212, août 2020, p. 4-24), pourraient recevoir un *Nihil obstat*, comme le cardinal Fernandez l'a envisagé lors de la conférence de presse du 17 mai. Oui, comme chacun sait, s'il est un lieu où “l'Esprit” souffle en tempête, avec une forte affluence, des quêtes abondantes, et même des chapelets et des confessions, c'est bien Medjugorje !

« Mais la *Gospa* dit que “toutes les religions sont égales devant Dieu”, lors de son apparition du 1^{er} octobre 1981 ! » (cf. *ibid.*, p. 12)

Qu'importe, répond le cardinal Fernandez. L'Esprit qui inspire le peuple de Dieu a parlé. Et d'ailleurs, notre Saint-Père François l'a dit aussi dans sa déclaration d'Abu Dhabi.

Avec le fallacieux prétexte de se mettre “à l'écoute du peuple de Dieu”, la hiérarchie ecclésiastique pourra exercer librement son arbitraire, en reconnaissant où elle le veut ces prétendus “fruits de l'Esprit”. Une approbation du pèlerinage de Medjugorje servirait leur pastorale et serait dans la droite ligne de leur illuminisme. Ce serait le triomphe de Satan, en lieu et place de la soumission aux volontés divines révélées à Fatima, Pontevedra et Tuy.

LA “PASTORALE DES SANCTUAIRES”.

Dans la constitution apostolique *Predicate evangelium*, sur la réforme de la Curie (2022), le *Dicastère pour l'Évangélisation*, qui est maintenant le plus important, avant celui pour la *Doctrine de la Foi*, a reçu la mission « *de promouvoir une pastorale organique des Sanctuaires comme centres moteurs de l'évangélisation permanente* » (art. 56 § 2).

Rappelons que “l'évangélisation” n'est pas à comprendre au sens strict de l'expansion de l'Église romaine par la conquête des âmes au Christ, mais au sens wojtylien de “service du monde”, de “promotion de la dignité humaine”, non sans un certain vernis évangélique, en vue d'instaurer la “civilisation de l'amour”.

Donc le Vatican a des vues sur les sanctuaires, qui sont les derniers centres où se réfugient la foi et la piété catholiques. Encore faut-il les rendre conformes à l'esprit de la “Réforme synodale” en cours. La reconnaissance de la véracité d'une intervention céleste qui s'imposerait à l'Église contredit par trop l'esprit de liberté religieuse absolue au fondement de leur “fraternité universelle”, surtout si le message divin appelle à la conversion, à la pénitence, et rappelle l'existence de l'Enfer et du Ciel ! Le pape François et le cardinal Fernandez suppriment donc la reconnaissance des phénomènes surnaturels. Et combien plus l'instauration de la dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie dérangerait-elle leur pastorale progresso-moderniste qui tend à l'interreligion et au service du monde moderne !

« *On ne se moque pas de Dieu.* » (Ga 6,7) Ils sont fous, aveuglés, dans leur révolte. Notre-Seigneur accomplira son dessein malgré eux et contre eux, leurs chimères disparaîtront, tandis que le Cœur Immaculé de Marie triomphera. Puissent-ils être encore de ce monde pour le voir et se convertir ! Mais en attendant, Notre-Dame est en grand chagrin.

PRÉPARONS LE CENTENAIRE DE PONTEVEDRA

LES LARMES DE NOTRE MÈRE DU CIEL

Le cardinal Fernandez cite une phrase du jugement publié par les évêques de Sicile le 12 décembre 1953 concernant les pleurs de la Vierge de Syracuse, au Cœur Immaculé, phénomène miraculeux qui fut constaté cinquante-huit fois de suite pendant quatre jours, du 29 août au 1^{er} septembre 1953. La voici : « La réalité des larmes ne peut être mise en doute. »

Il prétend que cette affirmation est trop catégorique, qu'elle a le tort d'obliger les fidèles à y croire, et il poursuit : « *C'est pourquoi, quelques mois après, le Saint-Office de l'époque a précisé* "qu'il n'a pas encore pris de décision concernant la Madonnina delle Lacrime." (2 octobre 1954) » Ce "*c'est pourquoi*" est une perfidie. Il donne à penser que le Saint-Office était opposé à de telles sentences. Alors que sa déclaration montre uniquement que le dicastère agissait avec une certaine lenteur.

L'Église hiérarchique avait très vite et très sagement porté son jugement grâce à une enquête exemplaire menée et organisée par l'évêque de Syracuse, Mgr Baranzini. Le tribunal ecclésiastique de cette ville, institué pour l'occasion, rassembla les dépositions de 188 témoins, et l'analyse scientifique du liquide émané des yeux de la statuette de plâtre montra qu'il était en tout semblable à des larmes humaines (chanoine Ottavio Musumeci, *À Syracuse, la Madone a pleuré*, Salvator, 1956, p. 86-90).

Dès le 10 septembre, Mgr Baranzini put envoyer une première relation des faits au cardinal Pizzardo, secrétaire du Saint-Office. Puis le 24 septembre, il se rendit à Rome. Il y rencontra le cardinal Pizzardo et Mgr Ottaviani, prosecretaire du Saint-Office. Le 27, il fut reçu par le pape Pie XII. Le 7 octobre, il nomma une commission médicale pour étudier les témoignages relatifs aux guérisons prodigieuses, environ trois cents furent signalées jusqu'à la mi-novembre.

Enfin, le 12 décembre, un peu plus de trois mois après l'événement, l'épiscopat sicilien réuni autour du cardinal Ruffini donna son jugement dans un communiqué officiel. Le cardinal exposa cette décision dans un radiomessage :

« On a vu la Madone pleurer durant quatre jours, les 29, 30, 31 août et 1^{er} septembre ; et elle a pleuré avec une telle abondance que ces larmes ont imprégné de nombreux flocons d'ouate et qu'elles ont pu faire l'objet d'expertises scientifiques.

« Les évêques de Sicile, dans leur réunion à Baghèria, dans la villa San Cataldo, après avoir attentivement examiné les nombreuses dépositions sous serment de témoins au-dessus de tout soupçon et pris acte des résultats positifs des analyses chimiques diligentes auxquelles ont été soumises les larmes prélevées sur la sainte image, ont émis à l'unanimité le jugement qu'on ne peut mettre en doute la réalité des faits.

« Ils ont, en conséquence, exprimé le vœu qu'une si miséricordieuse manifestation de notre Mère du Ciel provoque toute la population à une salutaire pénitence

et à une dévotion plus vive envers le Cœur Immaculé de Marie, souhaitant que soit construit sans tarder un sanctuaire qui perpétuera le souvenir du prodige. »

De surcroît, le 9 mai 1954, lors de la bénédiction de la première pierre du sanctuaire, le cardinal Ruffini prononça un émouvant discours : « Tous se demandent pourquoi la très Sainte Vierge a pleuré ainsi pendant quatre longues journées. Si nous nous rappelons les célèbres apparitions de Lourdes et de Fatima, la réponse est facile. Elle a pleuré en Sicile, à Syracuse, parce qu'ici ses larmes ne devaient pas couler en vain ; parce que, ici, une multitude d'âmes s'efforceraient de la consoler et de faire qu'on la console. »

De plus, à l'occasion d'un Congrès marial en Sicile, Pie XII se prononça sur les larmes miraculeuses de la Vierge de Syracuse, le 17 octobre 1954, quinze jours après la déclaration du Saint-Office mentionnée par Fernandez. Dans un message diffusé à la radio, le Souverain Pontife déclara : « Ce n'est pas sans une vive émotion que nous avons pris connaissance de la déclaration unanime de l'épiscopat de Sicile sur la réalité de cet événement. Les hommes comprendront-ils le mystérieux langage des larmes de Marie ? » Et d'expliquer : « Marie se nourrit toujours d'amour et de pitié pour le genre humain, à qui elle a été donnée comme Mère. »

Il n'est pas anodin que le cardinal Fernandez, qui fait obstacle à la dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie par ses nouvelles *Normes*, s'en prenne à ce miracle de Syracuse, où Notre-Dame a manifesté son angoisse et sa peine.

Si elle a réellement et physiquement pleuré en Italie, en 1953, c'est en raison d'un mystère d'iniquité : trompé par des prélats indignes, – Mgr Jean-Baptiste Montini était encore substitué –, Pie XII venait une nouvelle fois de refuser de consacrer la Russie à son Cœur Immaculé et d'approuver la dévotion réparatrice. Et ce mystère d'iniquité est encore à l'œuvre aujourd'hui : si l'Immaculée pleure en cette année 2024, c'est parce que cette dévotion n'est toujours pas approuvée et recommandée par le Saint-Père.

L'abbé Ricardo Figueiredo, jeune théologien portugais, a montré récemment que la vénérable sœur Lucie a pratiqué la vertu de force, à un degré héroïque, quand elle a rempli sa mission de messagère de l'Immaculée, et particulièrement lorsqu'elle fit connaître, malgré tous les obstacles rencontrés, les révélations de Pontevedra à ses supérieurs et directeurs (*Memoriae*, Carmelo de Coimbra, 2022, p. 29-34). Mettons-nous à son école pour préparer le centenaire des apparitions de Pontevedra, en propageant la dévotion réparatrice dans nos Cercles CRC, nos familles, nos paroisses et nos facultés.

Elle qui disait : « *Pour consoler ma chère Mère du ciel, je serai contente de boire jusqu'à la dernière goutte le calice le plus amer.* »

(père François de Marie des Anges.

L'ÉVANGILE DE JÉSUS-MARIE (8)

LA PASSION DU SEIGNEUR

PREMIÈRE PARTIE : DE L'AGONIE, MARDI 4 AVRIL 30,
AU SOIR DU JEUDI 6 AVRIL.

SI Jésus a été arrêté le Jeudi saint, la veille de sa mise en croix le Vendredi saint, comment tant d'événements ont-ils pu prendre place dans un laps de temps si bref ?

1. Après son arrestation, Jésus est conduit chez le grand prêtre Anne où il subit un premier interrogatoire (Jn 18,19-23).

2. Mais Anne le renvoie lié chez Caïphe, le grand prêtre (Jn 18,24) où *« se rassemblent tous les grands prêtres, les anciens et les scribes »* (Mc 14,53).

3. On cherche des témoins *« et l'on n'en trouvait pas »* (Mc 14,55). Ou plutôt : *« Les dépositions étaient nombreuses, mais elles ne concordaient pas. »* (Mc 14,56)

4. Finalement *« se présentent deux témoins »* qui accusent Jésus de vouloir détruire le Temple (Mt 26,60).

5. Adjuration solennelle du grand prêtre et réponse de Jésus : *« Tu es le Christ, le Fils du Béni ? »*

– *JE SUIS. Et vous verrez le Fils de l'homme, siégeant à la droite de la Puissance et venant avec les nuées du Ciel. »* (Mc 14,61-62).

6. Jugement prononcé à l'unanimité : Il mérite la mort.

Tout cela pendant la fin d'une nuit ?

Et ce n'est pas fini ! Suit :

7. Une scène d'outrages.

8. Une seconde séance plénière du Sanhédrin, *« le matin de bonne heure »*.

9. Jésus est conduit devant Pilate, qui hésite. Il interroge Jésus plusieurs fois (Jn 18,33-38).

10. Embarrassé de ce cas étrange, apprenant que Jésus est Galiléen, il le renvoie à Hérode, qui essaie en vain de faire parler Jésus (Lc 23,6-12).

11. Deuxième comparution devant Pilate. Celui-ci convoque les grands prêtres et les chefs du peuple qui s'étaient donc dispersés. La séance se prolonge. Pilate discute avec la foule et, de guerre lasse, relâche enfin Barabbas.

Nous avons présenté la vie publique comme une course de géant, selon une chronologie brève d'un an, « une année de grâce » ; en revanche, il est impossible de faire tenir cette succession d'épisodes dans la dernière heure du Jeudi saint et les premières heures du Vendredi saint.

12. Flagellation et nouveaux outrages ; couronnement d'épines.

13. Pilate rend enfin sa sentence, mais il s'en lave les mains.

14. Préparation du supplice ; Pilate rédige l'inscription qui sera fixée au sommet de la Croix. Il y a encore cinq cents mètres à parcourir pour gagner le lieu dit du Crâne, en hébreu Golgotha (Jn 19,17), où Jésus fut crucifié. Jésus a porté sa Croix jusque-là, dans un état d'extrême épuisement ; nouveau délai.

15. L'heure, enfin, est venue, fixée par le Père, où Jésus doit consommer son sacrifice.

Une tradition ancienne, que connaissaient les Pères de l'Église, nous apprend que Jésus a célébré la Cène le Mardi saint, a été arrêté dans la nuit du mardi au mercredi et crucifié le vendredi. Découverte confirmée par l'existence, dans la "bibliothèque" de Qumrân, d'un calendrier sacerdotal ancien fixant la célébration de la Pâque au mardi soir : les esséniens, dont l'influence fut prépondérante sur la formation de la liturgie chrétienne, célébraient la Pâque juive le mercredi. Alors, c'est un trait de lumière qui jaillit soudain de la solution proposée par Annie Jaubert, avec tant de force qu'il suffit de la formuler pour qu'elle s'impose à tout esprit libre. Elle ne déplace rien, ne corrige pas : au contraire, elle serre de plus près le sens littéral des textes, et dévoile soudain la cohérence des récits évangéliques, en même temps que leur rigoureuse historicité.

NOTRE-DAME DES DOULEURS

Pendant ces trois jours, c'est un colloque de Passion et de Compassion entre les deux Cœurs de Jésus et Marie.

Le Cœur Immaculé de Marie est le cœur humain par excellence qui souffre compassion de la Passion de Jésus. Elle était avertie depuis la présentation de son Enfant au Temple. Le vieillard Syméon l'avait prévenue qu'Il serait un *« signe de contradiction »*. Ce jour-là, elle fit son offrande pour *mon* salut ! Ma divine Mère.

En offrant cet enfant innocent dans ce Temple pourri pour le sanctifier, et sauver son peuple, la Vierge Marie savait très bien qu'elle portait sur l'autel du sacrifice Celui qui allait mourir pour la rédemption d'Israël et pour le salut du genre humain.

Depuis, toute l'Église est concentrée dans l'union intime de ces deux Cœurs. Tout le drame humain, tout le drame du salut est enclos dans leur colloque intime : nous sommes invités à partager ce secret.

LA NUIT DU MARDI AU MERCREDI SAINT

L'AGONIE DE LA VICTIME EXPIATRICE.

Sortant du Cénacle après son dernier repas, « *Jésus s'en alla avec ses disciples de l'autre côté du torrent du Cédron. Il y avait là un jardin, dans lequel il entra, lui et ses disciples.* » (Jn 18,1)

La Vierge Marie reste seule, offrant le sacrifice de laisser partir son Fils vers sa Passion, sachant bien que ses Apôtres le laisseraient bientôt seul Lui aussi.

« *Jésus dit à ses disciples : "Restez ici tandis que je prierai."* ³³ Puis il prend avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il commença à ressentir effroi et angoisse. ³⁴ Et il leur dit : "Mon âme est triste à en mourir, demeurez ici et veillez." ³⁵ Étant allé un peu plus loin, il tombait à terre, et il priait pour que, s'il est possible, cette heure passât loin de lui. » (Mc 14, 32-35)

Ce qui était terrible pour le Fils de Dieu, c'était d'avouer tous les péchés du monde comme étant les siens propres, disait notre Père. Il s'est fait péché pour nous (2 Co 5, 21), il a porté notre péché devant Celui qui est la Sainteté, devant son Père. C'est un mystère. Nous avons tant de peine à confesser, à admettre nos péchés et lui, Jésus, le Saint, s'est recouvert de tous ces péchés dont nous n'osons pas nous accuser nous-mêmes. Il les a faits siens comme si c'était lui qui les avait commis, en présence du Père (cf. encart page suivante).

La Vierge Marie avait l'intuition, le pressentiment, la connaissance surnaturelle de la douleur de son Fils ; elle-même s'est faite péché avec son Fils Jésus-Christ. Au jour de l'Annonciation déjà, Elle s'était offerte comme *Servante du Seigneur*, Mère du *Serviteur souffrant* qui offrirait sa vie en expiation (Is 53,10) ; sans doute en avaient-ils parlé lors de leurs colloques intimes à Nazareth. Comme Lui, unie à Lui, elle a attendu et appréhendé cette *Heure* toute sa vie, désirant néanmoins la souffrir pour la Gloire de son Fils et pour notre rédemption.

« ³⁶ Et il disait : "Abba (Père) ! Tout t'est possible : éloigne de moi cette coupe ; pourtant, pas ce que je veux, mais ce que tu veux !" » (Mc 14, 36)

Le terme araméen *Abba* est très intime : on pourrait le traduire *Papa*.

La figure de la *coupe*, du calice, traverse tout l'Ancien Testament : « *Une coupe est dans la main de Yahweh où bouillonne un vin tout rempli d'aromates ; il en verse à l'un puis à l'autre ; ils la videront*

jusqu'à la lie, ils la boiront, tous les impies de la terre. » (Ps 74, 9) Elle contient « tout le fiel et l'amertume de la juste indignation » de notre Père céleste contre nos péchés, comme le disait sainte Marguerite-Marie. Notre-Seigneur est saisi d'effroi et d'angoisse au moment de boire ce calice en lieu et place des *impies de la terre*, de nous autres qui le méritons.

« ⁴³ Alors lui apparut, venant du ciel, un ange qui le reconfortait. » Mystérieux reconfort envoyé par son Père, certainement vu par saint Jean qui en aura témoigné à saint Luc.

« *Il priait de façon plus instante, et sa sueur devint comme de grosses gouttes de sang qui tombaient à terre.* » (Lc 22, 43-44)

Le docteur Barbet reconnaissait dans ce texte très précis de saint Luc un symptôme d'hématidrose, une hémorragie sous-cutanée suscitée par un profond ébranlement moral, une agonie de l'âme.

« ³⁷ Il vient et trouve ses disciples en train de dormir ; et il dit à Pierre : "Simon, tu dors ? Tu n'as pas eu la force de veiller une heure ?" ³⁸ Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation : l'esprit est prompt, mais la chair est faible." ³⁹ Puis il s'en alla de nouveau et pria, en disant les mêmes paroles. ⁴⁰ De nouveau il vint et les trouva endormis, car leurs yeux étaient alourdis ; et ils ne savaient que répondre.

« ⁴¹ Une troisième fois il vint et leur dit : "Vous pouvez dormir et vous reposer. C'en est fait. L'heure est venue : voici que le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs." »

Jésus a offert son Sacrifice, pour notre salut. Il court maintenant comme un athlète vers le châtiment de notre péché qu'il a revêtu, par obéissance à son Père, et pour l'amour de nous, pécheurs. La pire souffrance est pour Lui d'être livré aux mains des pécheurs, des hommes mauvais, de souffrir leur haine et leur perversité.

« ⁴² Levez-vous ! Allons ! Voici que celui qui me livre est tout proche. » (Mc 14, 37-42)

L'ARRESTATION : LE BEAU PASTEUR

DONNE SA VIE POUR SES BREBIS.

« ³ Judas, donc, menant la cohorte et des gardes détachés par les grands prêtres et les pharisiens, vient là avec des lanternes, des torches et des armes.

« ⁴ Alors Jésus, sachant tout ce qui allait lui advenir, sortit et leur dit : "Qui cherchez-vous ?" ⁵ Ils lui répondirent : "Jésus le Nazôréen." Il leur dit : "JE SUIS". » (Jn 18, 3-5)

Egô eimi, JE SUIS, est le Nom divin (cf. Ex 3, 14) que Jésus a déjà revendiqué avec éclat au cours de sa vie publique. Il le fait encore resplendir à la face de ces hommes venus l'arrêter comme un malfaiteur, mais qui ont peur de lui :

«⁶ Quand Jésus leur eut dit : “JE SUIS”, ils reculèrent et tombèrent à terre. » Terrassés par sa majesté.

«⁷ De nouveau il leur demanda : “Qui cherchez-vous ?” Ils dirent : “Jésus le Nazôréen.”⁸ Jésus répondit : “Je vous ai dit que JE SUIS. Si donc c’est moi que vous cherchez, laissez ceux-là s’en aller”,⁹ afin que s’accomplît la parole qu’il avait dite : “Ceux que tu m’as donnés, je n’en ai pas perdu un seul.”

«¹⁰ Alors Simon-Pierre, qui portait un glaive, le tira, frappa le serviteur du grand prêtre et lui trancha l’oreille droite.¹¹ Jésus dit à Pierre : “Rentre le glaive dans le fourreau. La coupe que m’a donnée le Père, ne la boirai-je pas ?”¹² Alors la cohorte, le tribun et les gardes des juifs se saisirent de Jésus et le lièrent. » (Jn 18, 6-12)

Uniquement parce qu’Il l’a voulu et s’est livré entre leurs mains, comme Il l’avait dit : « Le Père m’aime, parce que je donne ma vie, pour la reprendre.

Personne ne me l’enlève ; mais je la donne de moi-même. » (Jn 10, 17-18)

LA NUIT DU RENIEMENT.

«¹³ Ils le menèrent d’abord chez Anne ; c’était en effet le beau-père de Caïphe, qui était grand prêtre cette année-là. » (Jn 18, 13)

Seul saint Jean mentionne ce premier interrogatoire dénué de toute autorité légale, puisqu’Anne n’exerce pas la magistrature suprême.

«¹⁵ Or Simon-Pierre suivait Jésus ainsi qu’un autre disciple. Ce disciple était connu du grand prêtre et entra avec Jésus dans la cour du grand prêtre,¹⁶ tandis que Pierre se tenait près de la porte, dehors. L’autre disciple, celui qui était connu du grand prêtre, sortit donc et dit un mot à la portière et fit entrer Pierre.¹⁷ La servante, celle qui gardait la porte, dit alors à Pierre : “N’es-tu pas, toi aussi, des disciples de cet homme ?” Lui, dit : “Je n’en suis pas.”¹⁸ Les

JÉSUS, POURQUOI ÊTES-VOUS MORT ?

NOUS craignons qu’au fond de votre cœur ne soit née, au jardin de Gethsémani, une résignation infinie qui nous épouvante, une sorte d’abdication de votre dignité d’homme et même de votre divinité. Qui aurait pu croire que vous avanceriez dans l’abnégation jusqu’à paraître nu, méconnaissable, dépouillé de toute puissance et de toute gloire ? Qui accepterait de vous voir avancer au-devant des insultes et des coups comme si vous les aimiez et savouriez comme une joie et des grâces ineffables ?

« Il est vrai. À cette Heure j’ai abdicé mes droits, ma dignité. Je n’ai plus considéré les choses de la justice humaine et je me dépouillai de mon innocence pour revêtir le manteau d’ignominie des crimes de toute la communauté humaine.

« Je m’étais relevé de mon agonie différent de moi-même et devenu la victime d’expiation que le prêtre charge de tous les crimes d’Israël. Dès lors je consentais, j’aspirais à toutes les humiliations, les malédictions, les souffrances qui atteindraient, condamneraient, frapperaient en moi ce péché. Ce sacrifice était devenu ma seule pensée. Plus on me dégradait et me retirait de vie, plus j’expiais et entraais dans mon rôle de victime, plus aussi le Péché mourait de mort pour faire place à la vie. Que m’importaient les hommes et leurs jugements ? Je voulais seulement descendre au niveau du plus grand pécheur et, personnifiant le péché, devenir extérieurement cette personnification

de la haine et du châtement dans lesquels le tient mon Père.

« Ah ! Ce fut là ma torture. Pense combien m’a été cruel ce volontaire mépris où il me mettait et où j’entraais moi-même en sanglotant comme un enfant et gémissant sous d’indicibles terreurs.

« Jamais depuis l’éternité des éternités je n’étais sorti du sein de mon Père où j’étais blotti, objet de son amour tendre. Jamais je n’avais cessé d’être l’objet de ses complaisances et de ses joies. Nous sommes l’un à l’autre toute béatitude. Jamais séparés ! Et dans cette Heure de ténèbres, tandis que Judas s’approchait avec ses gardes mobiles, il m’a fallu quitter les bras de mon Père et m’en sentir repoussé. Sous ses yeux je me suis revêtu de ce manteau de tes péchés, mon enfant, qui lui est en horreur. Cette odeur épouvantable a commencé de m’imprégner. Qu’importait Judas ! qu’importait la foule ! et les prêtres ! et les pharisiens ! Indifférent à tout cela, je ne quittais pas un instant les yeux de mon Père et n’y voyais grandir que le mécontentement, la répulsion et la plus juste colère. Son visage se durcissait, me devenait méconnaissable, comme sous cette lèpre de vos crimes je lui étais méconnaissable. Atterré, bouleversé, je me jetais alors dans l’avilissement et courais vers la mort pour répondre à cette juste sentence émanée de mon Père Bien-aimé. Qui dira la souffrance de mon âme, devenue un véritable objet de haine pour Lui,

jusqu’au moment où tout brisé et anéanti, sous un châtement devenu égal à l’océan du péché humain, j’ai osé lui adresser un appel désolé qui touchât son cœur : “Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pourquoi m’avez-vous abandonné ?”

« Moi aussi, comme le dira un jour Thérèse, je me suis assis à la table des pécheurs et j’ai mangé le pain de leur amertume. Voyant mon Père si courroucé, si terrible dans sa Sainteté outragée, je me sentais plein de compassion pour eux, contre lesquels il doit exercer de telles rigueurs et, ne pouvant les supporter moi-même, je décidai de les leur épargner en les prenant davantage et jusqu’à l’extrême folie de l’amour et de la substitution, sur moi seul.

« S’ils voyaient un jour la Face de mon Père, expression de l’amour outragé par leurs crimes, ils se jetteraient en un instant dans le feu de l’enfer pour obéir à sa juste condamnation. Cette Face de mon Père est si majestueuse, si belle et si attachante, que toute créature s’enchaîne volontairement aux arrêts qu’elle exprime. Ses rigueurs ou son sourire suffisent à exprimer son jugement et nul ne peut faire rien autre que de s’y soumettre de tout cœur. Alors, je me suis soumis à toute sa colère pour qu’il n’ait plus jamais à l’exprimer, s’il est possible, devant personne.

« Ainsi, je vous ai sauvés tous, mon enfant, vous tous scandaleux pécheurs, ce fut ma victoire à moi, celle de l’Amour ! »

(Lettre à mes amis n° 107.)

serviteurs et les gardes, qui avaient fait un feu de braise, parce que le temps était froid, se tenaient là et se chauffaient. Pierre aussi se tenait là avec eux et se chauffait», après ce premier reniement.

«¹⁹ Le grand prêtre interrogea Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine.

«²⁰ Jésus lui répondit : “C’est au grand jour que j’ai parlé au monde, j’ai toujours enseigné à la synagogue et dans le Temple où tous les Juifs s’assemblent et je n’ai rien dit en secret. ²¹ Pourquoi m’interroges-tu ? Demande à ceux qui ont entendu ce que je leur ai enseigné ; eux, ils savent ce que j’ai dit.” ²² À ces mots, l’un des gardes, qui se tenait là, donna une gifle à Jésus en disant : “C’est ainsi que tu réponds au grand prêtre ?”

«²³ Jésus lui répondit : “Si j’ai mal parlé, témoigne de ce qui est mal ; mais si j’ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?” » (Jn 18,15-23)

Réponse parfaitement calme et sage, qui clôt l’interrogatoire.

«²⁴ Anne l’envoya alors, toujours lié, au grand prêtre, Caïphe. » Mais saint Jean n’en dira pas davantage sur les suites de ce “procès” juif, bien connu par les récits des synoptiques. Il a déjà relaté suffisamment de controverses pour que son lecteur constate la sérénité, la Sagesse, la Sainteté de Jésus qui contraste avec le mensonge et la jalousie homicide de ses ennemis. En revanche, il va reporter toute son attention sur la comparution devant le procureur romain.

Pendant que Notre-Seigneur témoigne de sa Vérité, pour que sa mort soit connue de tous comme le Sacrifice de l’Agneau innocent expiant les péchés de son peuple, Pierre succombe de nouveau :

«²⁵ Or Simon-Pierre se tenait là et se chauffait. Ils lui dirent : “N’es-tu pas, toi aussi, de ses disciples ?” Lui le nia et dit : “Je n’en suis pas.” ²⁶ Un des serviteurs du grand prêtre, un parent de celui à qui Pierre avait tranché l’oreille, dit : “Ne t’ai-je pas vu dans le jardin avec lui ?” » (Jn 18,15-26) « Mais il se mit à jurer avec force imprécations : “Je ne connais pas cet homme dont vous parlez.” » (Mc 14,71)

« Et le Seigneur, que les soldats emmenaient chez Caïphe en passant par cette cour, se retournant, fixa son regard sur Pierre. Et Pierre se ressouvint de la parole du Seigneur qui lui avait dit : “Avant que le coq ait chanté aujourd’hui, tu m’auras renié trois fois.” Et sortant dehors, il pleura amèrement. » (Lc 22, 61-62)

Puisse le pape François suivre l’exemple de son prédécesseur.

Jésus a passé le reste de la nuit, les premières heures de ce mercredi, dans la prison du palais de Caïphe.

MERCREDI 5 AVRIL

JÉSUS COMPARAÎT DEVANT LE SANHÉDRIN.

Chez les premiers chrétiens, le jeûne du mercredi commémorait l’enlèvement de l’Époux, « *Jésus livré* ». Selon le premier récit de la *Didascalie*, en effet, c’est dans la journée du mercredi que Jésus fut gardé chez Caïphe et que les princes des prêtres tinrent conseil à son sujet.

Le Sanhédrin tient donc une première séance, de jour (Lc 22,66), dans toutes les formes légales requises, avec longue audition de témoins. Finalement, c’est Jésus qui signa son arrêt de mort par son propre témoignage en répondant à la question que lui posa le grand prêtre sous forme d’adjuration solennelle :

« Tu es le Christ, le Fils du Béni ?

– JE SUIS. Et vous verrez le Fils de l’homme assis à la droite de la Puissance et venant avec les nuées du Ciel. »

Par cette déclaration, Jésus s’égalait à Dieu, en s’attribuant le Nom divin révélé à Moïse : « JE SUIS » (’èhyèh), au désert de Madiân (Ex 3,14).

« Alors le Grand Prêtre déchira ses tuniques et dit : “Qu’avons-nous encore besoin de témoins. Vous avez entendu le blasphème ; que vous en semble ?”

« Tous prononcèrent qu’il était passible de mort. Et quelques-uns se mirent à lui cracher au visage, à le gifler et à lui dire : “Fais le prophète !” et les valets le bourrèrent de coups. » (Mc 14,61-65)

Nouveaux outrages. Suivis de longues heures de prison, jusqu’au lendemain.

LA JOURNÉE DU JEUDI 6 AVRIL

CONDAMNÉ PAR LE SANHÉDRIN,

JÉSUS COMPARAÎT DEVANT PILATE.

«¹ Le matin étant venu, ils tinrent conseil contre Jésus afin de le mettre à mort. » (Mt 27,1) Brève séance destinée à prononcer le verdict, qu’ils ne pourront faire exécuter que par le Gouverneur romain.

« Alors, ils mènent Jésus de chez Caïphe au prétoire. C’était le matin. Eux-mêmes n’entrèrent pas dans le prétoire, pour ne pas se souiller, mais pour pouvoir manger la Pâque. » (Jn 18,28)

C’est un comble ! Car Jésus, lui, entre dans le prétoire, et donc... il “se souille” chez ce païen de Pilate. Tandis que les juifs, eux, leur forfait une fois commis, seront en état de “pureté”, et pourront manger la Pâque en toute bonne conscience ! Toute l’hypocrisie pharisienne est là !

Selon le récit de saint Jean, sept tableaux vont se succéder, confrontant Pilate à Jésus et aux juifs.

PREMIER TABLEAU : « *Pilate sortit donc au-dehors, vers eux.* » En “sortant”, Pilate affronte le tumulte des forces déchaînées contre Jésus pour le faire mourir. « *Il dit :*

« *Quelle accusation portez-vous contre cet homme ?* » Ils lui répondirent : « *Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré.* » » (Jn 18,29-30)

Jésus, un malfaiteur ? Le mensonge est monstrueux ; aggravé d'un mépris total de la justice romaine : loin d'en appeler à celle-ci, ils sont déjà résolus à mettre le Christ à mort et ils chargent le représentant de César d'exécuter leur sentence. D'avance, Jésus est condamné.

DEUXIÈME TABLEAU : « *Alors, Pilate entra de nouveau dans le prétoire.* » (Jn 18,33) Se détournant du monde ennemi, le Romain se trouve confronté au mystère de Jésus.

Saint Luc abrège : « *Il appela Jésus et dit : "Es-tu le Roi des juifs ?" Et il lui répondit : "Tu le dis." Pilate dit alors aux grands prêtres et aux foules : "Je ne trouve rien de criminel en cet homme."* » » (Lc 23,3-4)

Mais saint Jean, « qui entre partout, tel une colombe », disait notre Père, donne la réponse que Jésus a faite à Pilate : « *Ma royauté n'est pas de ce monde. Si ma royauté était de ce monde, mes gens se seraient battus pour qu'on ne me livre pas aux juifs. Mais ma royauté n'est pas d'ici.*

– *Donc, tu es Roi ?* insiste Pilate.

– *Tu dis que je suis Roi. Je ne suis né, et je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix.*

– *Qu'est-ce que la vérité ?* » » (Jn 18,36-38)

La question de Pilate porte sur le mystère d'une royauté qui n'est pas de ce monde, tout en s'exerçant en ce monde : une royauté universelle, devant laquelle tous les rois et tous les empereurs peuvent s'incliner. Elle ne les supplantera pas.

La « vérité », c'est lui, Jésus.

Que son Sacrifice vienne, et il pourra faire connaître à ce monde en attente toute la vérité.

En attendant, Pilate dit aux grands prêtres et aux foules : « *"Je ne trouve en cet homme aucun motif de condamnation."* Mais eux insistaient en disant : *"Il soulève le peuple, enseignant par toute la Judée, depuis la Galilée, où il a commencé, jusqu'ici."* » » (Lc 23,4-5)

Apprenant que Jésus était Galiléen, Pilate tenta de se débarrasser de ce cas difficile en le renvoyant devant Hérode qui était lui-même à Jérusalem en ces jours-là (Lc 23,6-12).

Pour les juifs, contretemps imprévu. Peuple et chefs se dispersent. Jésus ne daigne pas répondre un seul mot à Hérode qui le renvoie donc devant Pilate, après « *l'avoir traité avec mépris et bafoué* » (Lc 23,11).

TROISIÈME TABLEAU : voilà de nouveau Pilate confronté aux tumultes du monde extérieur. Mais sa proposition est empreinte du respect que lui inspire le prisonnier :

« *Voulez-vous que je vous relâche le Roi des juifs ?* » Il a dit : « *le Roi des juifs* », prenant en compte l'attestation du Seigneur.

Saint Marc explique la raison d'une telle proposition : « *À chaque fête, il leur relâchait un prisonnier, celui qu'ils demandaient. Or, il y avait en prison le nommé Barabbas, arrêté avec les émeutiers qui avaient commis un meurtre dans la sédition. La foule étant montée se mit à demander la grâce accoutumée.* » » (Mc 15,6-8)

Si la foule monte ainsi spontanément, ce ne peut être que pour demander la grâce de Jésus qu'elle a acclamé quatre jours auparavant. Pilate l'a bien compris, et il saisit l'occasion.

« *Il se rendait bien compte que c'était par jalousie que les grands prêtres l'avaient livré.* »

Mais les Juifs ne vont pas laisser ainsi compromettre leur satanique machination :

« *Ils excitèrent la foule à demander qu'il leur relâchât plutôt Barabbas. Pilate, prenant de nouveau la parole, leur disait : "Que ferai-je donc de celui que vous appelez le roi des Juifs ?" Mais eux crièrent de nouveau : "Crucifie-le !"* » » (Mc 15,9-13)

Cette foule versatile, craignant ses chefs, choisit finalement le brigand contre l'innocent. Par là, ils se jugent et se condamnent eux-mêmes.

QUATRIÈME TABLEAU : « *Pilate prit alors Jésus et le fit flageller.* » » (Jn 19,1)

Il espère satisfaire la haine des juifs en ordonnant le châtiment que le droit romain prescrivait pour tout présumé coupable, comme une demi-mesure afin de le libérer le lendemain. C'est surtout Jésus qui dirige tout, qui a voulu souffrir cet atroce supplice pour expier nos péchés et nous sauver.

Peut-être le laconisme des Évangélistes s'explique-t-il par l'horreur que leur inspirait le souvenir de ce supplice infligé à Jésus.

Mais nous en lisons les stigmates sur le Saint-Suaire avec une extraordinaire, une saisissante précision qu'aucune peinture, jamais, ne put égaler : les marques du terrible *flagrum* romain, encore imprégnées de sérum de sang humain au témoignage des tests chimiques, constituent à elles seules une preuve sans réplique de l'authenticité de cette sainte Relique.

Le condamné était entièrement dévêtu... Un ou deux bourreaux se sont acharnés contre lui, le frappant sur tout le Corps avec le *flagrum*, fouet romain constitué d'un manche et de deux ou trois lanières lestées de petits haltères en plomb. Les coups pleuvent : sur les épaules, le dos, les reins, les cuisses, les mollets ; et aussi par-devant : la poitrine et la face antérieure des jambes. La peau de Notre-Seigneur, fragilisée par la sueur de sang de l'agonie, se fend sous le coup des balles de plomb, et commence à se détacher et pendre en lambeaux. Tandis que les lanières des fouets laissent

de longues traces livides, innombrables, qui marquent l'ensemble du corps. La flagellation a entraîné la plus grave hémorragie subie par Jésus, renouvelée à chaque fois que sa tunique lui est arrachée par les soldats.

Jésus se prête à cette ignominie avec toute sa volonté de souffrir pour nous sauver.

« *Les soldats, tressant une couronne avec des épines, la lui posèrent sur la tête, et ils le revêtirent d'un manteau de pourpre, et ils s'avançaient vers lui et disaient : "Salut, le roi des juifs !" Et ils lui donnaient des coups.* » (Jn 19,2-3)

Cette couronne a laissé sa marque sur le Saint Suaire, elle aussi, en forme de "chapeau", comme diront les clarisses de Chambéry. Elle fait le plus noble des diadèmes au plus noble des rois.

Les soldats ne croyaient pas si bien dire. Jésus fonde et confirme sa royauté en souffrant les coups et les outrages de sa Passion rédemptrice.

Parce qu'Il est le Fils de Dieu fait homme, ce qu'Il endure par Amour, à notre place, touche le Cœur de notre Père du Ciel et lui obtient le pouvoir de nous racheter, nous préserver du châtiement et nous sanctifier, nous arracher aux mains du Prince de ce monde qui, jusque-là, nous possédait.

C'est ainsi qu'Il exerce son Règne, effectivement, dans son Église et par la médiation de sa Mère, qui mérite par sa compassion de devenir la dispensatrice de la Miséricorde et de la Grâce. En droit, le Christ devient Roi de l'univers entier, et de chaque âme en particulier.

Il le mérite par cette obéissance héroïque à son Père, qui révèle plus que jamais son origine divine. On dirait que Pilate lui-même s'en rend compte.

INTRONISATION ROYALE.

CINQUIÈME TABLEAU : « *De nouveau, Pilate sortit dehors.* » (Jn 19,4) Et c'est pour se livrer à une cérémonie d'intronisation royale : « *Il leur dit : "Voyez, je vous l'amène dehors, pour que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun motif de condamnation."* »

Jésus sortit donc dehors, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre ; et Pilate leur dit : "Voici l'homme !" (Jn 19,4-5)

Alors, toute la force de l'enfer se déchaîne contre "l'homme" que son obéissance à Dieu constitue vraiment "homme nouveau" réparant la désobéissance du vieil Adam :

« *Lorsqu'ils le virent, les grands prêtres et les gardes vociférèrent, disant : "Crucifie-le ! Crucifie-le !" Pilate leur dit : "Prenez-le, vous, et crucifiez-le ; car moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation."* »

« *Les juifs lui répondirent : "Nous avons une Loi et d'après cette Loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu."* » (Jn 19,6-7)

SIXIÈME TABLEAU : « *Lorsque Pilate entendit cette parole, il fut encore plus effrayé. Il entra de nouveau dans le prétoire et dit à Jésus : "D'où es-tu ?" » (Jn 19,8-9)*

Nous savons la réponse. Il vient d'auprès du Père. Il est toujours tourné vers le sein du Père (Jn 1,18). Il retourne auprès du Père. Mais à Pilate, Jésus ne répond pas.

« *Pilate lui dit donc : "Tu ne me parles pas ? Ne sais-tu pas que j'ai pouvoir de te relâcher et que j'ai pouvoir de te crucifier ?" » (Jn 19,10)*

Il va faire la preuve que ce n'est pas vrai : il

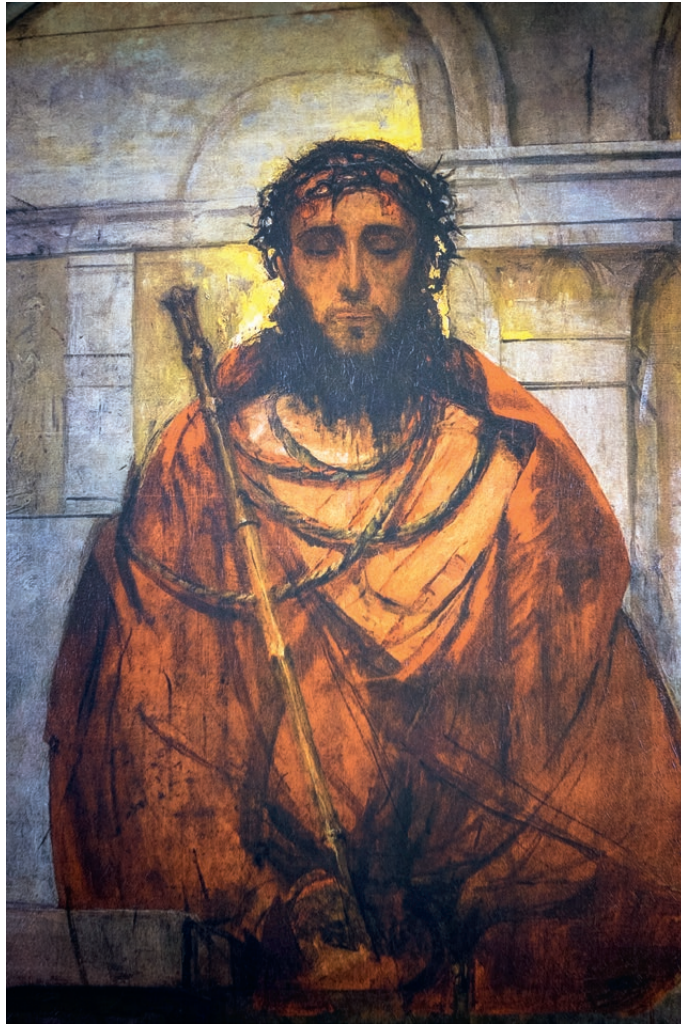
n'a pas le choix parce qu'il est trop "lâche" lui-même pour "relâcher" Jésus.

En réalité, Pilate obéit, sans le savoir, à un dessein divin :

« *Jésus lui répondit : "Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, si cela ne t'avait été donné d'en haut ; c'est pourquoi celui qui m'a livré à toi a un plus grand péché."* » (Jn 19,11)

Pour faire la volonté de son Père, Jésus doit mourir, et mourir crucifié. Pilate, dans son aveuglement, son ignorance, est l'instrument de cette volonté divine.

Tandis que Caïphe, lui, est un assassin. En toute connaissance de cause, il a livré aux mains des



« *Ecce homo* »

Tableau de saint Albert Chmielowski (1879).

païens, par ruse et trahison, le Roi des juifs, le Messie, fils de David, le Fils de Dieu. En l'accusant mensongèrement et en le condamnant injustement, afin qu'il fût cruellement mis en croix, Caïphe a commis un crime sans mesure, le crime de "déicide", dont il porte toute la responsabilité devant Dieu et devant les hommes.

SEPTIÈME TABLEAU : Pilate, en Romain imbu du sens de la justice, n'a plus qu'une idée : libérer cet homme innocent, sûrement digne d'être Roi des juifs et même... du monde, qui sait ? ! En homme juste et religieux, il est impressionné par ce Jésus qui se dit Fils de Dieu et qui ne lui répond plus rien.

« Mais les Juifs vociféraient : "Si tu le relâches, tu n'es pas ami de César : quiconque se fait roi, s'oppose à César." » (Jn 19,12)

Les voilà qui prennent le parti de César... contre Ponce Pilate ! en même temps que contre leur Roi ! Alors, Pilate "craque", mais au même moment, accomplissant ce que Jésus vient de lui dire : *« Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi... »*, il se montre plus que jamais l'instrument de Dieu, dans sa lâcheté même :

« Pilate, entendant ces paroles, amena Jésus dehors et le fit asseoir au tribunal, en un lieu dit le Dallage, en hébreu Gabbatha. » C'était une sorte d'estrade dallée où siégeait Pilate pour rendre la justice.

Au moment où il va être lâche, Pilate fait l'homme fort. Saisi de la majesté royale de Jésus, avant de le livrer aux juifs, il le fait asseoir à la place du juge. Le moment est solennel.

« Or c'était la Préparation de la Pâque. Vers la sixième heure. » Environ midi, en ce jeudi 6 avril 30. *« Il dit aux juifs : "Voici votre Roi." »*

Pilate ne rendra pas d'autre arrêt. Il ne pouvait mieux dire.

« Eux vociférèrent : "Enlève-le de là ! Enlève ! Crucifie-le !

- Crucifierai-je votre Roi ?

- Nous n'avons d'autre Roi que César !" »

Leur apostasie est totale. En refusant de le reconnaître et en le condamnant à mort, ils se jugent eux-mêmes et prononcent leur propre condamnation... jusqu'aujourd'hui !

« Alors il le leur livra pour être crucifié. »

Pilate, lui, n'a pas jugé, ni prononcé de condamnation. Il a seulement été lâche, renonçant à faire justice en protégeant l'Innocent contre la meute de ces démons sortis de l'enfer.

« Ils prirent donc Jésus. » (Jn 19,13-16)

Cette journée de jeudi s'achève en prison où Jésus passe encore la nuit.

LA COMPASSION DE L'IMMACULÉE

Au Cénacle, dans Jérusalem endormie, il fallait qu'elle reste là, sans rien faire, toute absorbée dans sa compassion. Jésus acceptait, la Vierge Marie acceptait. Elle a tout souffert, d'instant en instant. C'est là son mystère : elle accepte, elle ne se rebelle pas. Sans haine pour ceux qui torturent son Fils, elle prie pour eux. Elle sait que dans la mesure même où elle accepte ce supplice jusqu'au bout, pour Lui et pour Elle, elle obtiendra le salut des âmes qu'elle aurait eu lieu de détester. Ainsi devient-elle Refuge des pécheurs, Médiatrice de toutes grâces.

L'ignorance de ce que Jésus souffrait exactement décuplait sa douleur. Elle ne pouvait que l'assister de sa prière muette.

Marie a été avertie par saint Jean, qui circulait librement au milieu des juifs, de chacune des étapes de cette Passion qui a duré deux jours et demi : du mardi soir au vendredi. Elle a suivi son Enfant comme pas à pas, conduit par les gardes au palais, outragé basement, moqué, frappé, blasphémé.

Agonie, flagellation, couronnement d'épines : son Cœur bondit là où est Jésus pour le réconforter par sa prière, ne le quittant pas un seul instant de cœur, en ces moments si effroyables, et restant pourtant parfaitement effacée. Son âme est frappée des coups innombrables comme le Corps de son Fils au même instant ; elle endure l'humiliation et l'abjection que subit Jésus aux mains des soldats et des princes des prêtres, c'est-à-dire des méchants, sans témoin pour s'interposer.

La couronne d'épines enserre le cuir chevelu de Jésus, rencontre les os du crâne et provoque des douleurs intolérables ; la porter jusqu'à la fin fut une humiliation sans borne, expiant nos péchés d'orgueil. Ces gouttes de sang perlent, provoquées par les épines qui percent le Cœur de notre Sainte Mère. C'est l'orgueil qui nous perd et l'humiliation de cette couronne d'épines qui nous sauve, si nous compatissons à la Passion de Jésus, et nous unissons à la Compassion de la Vierge Marie pour Jésus.

Non seulement pour les outrages du temps passé, mais pour ceux du temps présent, car nous comprenons maintenant que, au Ciel, la Vierge Marie présente toutes ses larmes et tout le sang de son Fils à Dieu le Père pour qu'il ait pitié du monde. Au Ciel, notre Mère est triste. Elle voit ce qui se passe sur la terre. Elle n'est pas heureuse. La preuve, c'est qu'à La Salette, elle pleure et, à Fatima, elle n'a jamais souri. Elle ne peut pas sourire alors qu'elle est inquiète pour le sort de l'humanité, pour les âmes qui tombent en enfer *« en tourbillon »*, affirmait sœur Lucie, parce que personne ne veut obéir à ses *« petites demandes »* qui sont des ordres de Dieu. (à suivre)

(père Bruno de Jésus-Marie.)

LE BIENHEUREUX EDWARD POPPE

(1890-1924),

UN PRÊTRE POUR LA RENAISSANCE DE L'ÉGLISE

« **A**VEZ-VOUS versé votre Sang en vain ?... Avez-vous été crucifié pour rien ?... Avez-vous été outragé pour rien ? Pourquoi votre Très Sainte Eucharistie ?... Votre Sang est répandu inutilement pour des milliers. Le monde va-t-il disparaître dans le gouffre infernal de la damnation ? Ah Seigneur, si vous envoyiez vos prêtres, les vôtres, des vrais, des pauvres et des saints. Si vous envoyiez vos bons prêtres, ces petits seraient sauvés, ces masses d'enfants seraient conduites aux tabernacles de votre Amour et gardés à vous pour toujours. Souvenez-vous de vos souffrances, souvenez-vous de votre Amour infini et de l'innocence de ces petits. Mère, montrez que vous êtes Mère ! » (12 juillet 1918)

La Grande Guerre n'était pas achevée qu'un jeune prêtre flamand poussait ce cri d'alarme et faisait monter vers le Ciel sa prière embrasée. C'est le bienheureux Edward Poppe, dont nous célébrons en ce mois de juin 2024 le centenaire du "dies natalis". Son exemple et son zèle pour le salut des pauvres âmes qui tombent en enfer par la faute des mauvais pasteurs, sont d'une actualité brûlante.

Depuis son pauvre couvent de Moerzeke, il a vu venir l'effroyable apostasie, qui allait ravager l'Église et la rendre semblable à « une grande ville à moitié en ruines », annoncée dans le Secret de Fatima ; disciple de saint Pie X et de saint Louis-Marie Grignion de Montfort, il en avait discerné les causes et indiqué les remèdes surnaturels ; il offrit sa vie en sacrifice d'holocauste, « comme un grain de blé, afin d'être multiplié », afin que ces remèdes soient appliqués par ses confrères, par les enfants de la Croisade, par tout

son peuple ; il vit enfin en promesse, à la douce clarté de l'Agneau immolé, comme un fruit de la prière de la Vierge Épouse et Médiatrice, la résurrection de ce Corps mystique passionnément aimé : « Mon fils, je revivrai. »

LA FLAMME DU RÈGNE

« Tout le corps sacerdotal, écrivait-il dans sa dernière lettre à son Père spirituel, devrait être envahi par le désir du Règne du Christ, oui, se perdre même pour lui. Mais Jésus ne brûle plus dans le sacerdoce, et c'est pour cela que la flamme du Règne ne brûle plus dans l'Église. Aussi, je vous supplie et je crie pour ainsi dire avec la voix de Jésus : "Le mendiant Jésus mendie, et Il mendie cela même qu'Il désire tant donner : Je veux apporter le feu..." Père, entrons dans la NUBES LUCIDA, entrons en MARIE, c'est là que nous serons transformés en lumière, c'est là que nous attendent les ardeurs du Règne. Elle est le foyer du Feu. Elle est la douce entrée de la Fournaise. Disposez-moi, ô Marie, ouvrez-moi suavement à l'ardeur de l'Esprit, recevez en moi le feu qu'Il y répand. Soif de Marie, soyez en mon âme, soif de l'Épouse, consommez-moi... » (12 mai 1924)

Moins d'un mois plus tard, dans l'octave de la Pentecôte, « cette âme consumée dans le Cœur Immaculé de Marie et brûlante d'amour pour Jésus-Hostie » (Christian de Saxe) s'envolait au ciel. La nouvelle de sa mort se répandit comme une traînée de poudre à travers le pays : « LE SAINT EST MORT ! » Des milliers de fidèles accoururent pour s'agenouiller



La Relique du Saint-Sang, vénérée depuis huit siècles à Bruges, en une solennelle procession, chaque Jeudi de l'Ascension.

et prier devant son corps exposé. Les funérailles de cet humble prêtre, qui avait vécu dans un esprit de pauvreté radicale, furent royales.

« Jamais encore je n'avais assisté à un tel enterrement, écrit un témoin. Lorsque le cercueil fut porté dans l'église paroissiale, du haut des marches le coup d'œil sur la procession était impressionnant. Derrière la multitude de prêtres et de séminaristes et au milieu de la diversité bigarrée des représentants de tant d'ordres religieux différents, suivait un très long cortège d'hommes, de femmes, de groupements de jeunesse et une cohorte d'enfants revêtus de l'aube blanche de leur innocence. Au-dessus de ces rangs serrés flottaient les drapeaux multicolores de la Croisade Eucharistique, représentant la Sainte Hostie sous l'éclat des rayons du soleil et entourée de couleurs resplendissantes. C'était très symbolique. »

Et on se dépêcha d'oublier ses enseignements et ses avertissements... Le cardinal Mercier, primat de Belgique, qui tenait pourtant l'abbé Poppe pour un saint, demanda à l'abbé Odilon Jacobs d'écrire sa biographie, mais en effaçant par exemple toute mention de son engagement dans le Mouvement flamand. L'ouvrage écrit par ce parfait disciple parut en 1929, et reste à ce jour le meilleur ouvrage sur l'abbé Poppe, le plus fidèle à ses intuitions et à son esprit.

Au terme de la phase diocésaine du procès de béatification (1945-1952), le postulateur n'hésitait pas à affirmer que la Cause « *supporte la comparaison avec celle du saint Curé d'Ars* » ! Le 29 juin 1964, l'épiscopat belge dans son ensemble signait donc une supplique, pour que l'abbé Poppe soit béatifié sans tarder. La phase romaine du procès s'ouvrit en septembre 1966. Le décret, signé par le cardinal Larraona, portait en exergue une citation de saint Jean Chrysostome : « *Si un prêtre avait seulement la pensée de sauver son âme et qu'il aurait négligé le salut de celle des autres, qu'il soit englouti dans l'enfer avec les impies !* »

BRUGES : « LA FLANDRE AU CHRIST ! »

Le Jeudi de l'Ascension est « *le plus beau jour de Bruges* », celui où l'ancienne capitale du comté de Flandre célèbre la précieuse relique qui fait sa gloire depuis plus de huit siècles. « *Flandria dulce solum, super omnes terra beata...* » écrivait un poète flamand en 1110. Comme la douce terre flamande, bénie entre toutes, bénéficiait d'un temps de paix et de prospérité, le comte Thierry d'Alsace (1128-1168) put se rendre plusieurs fois en Terre sainte, où il avait de la famille, son épouse Sybille étant la fille du roi Foulques de Jérusalem. En récompense de ses prouesses lors de la deuxième croisade, à laquelle il participa à l'appel de son suzerain le roi de France Louis VII, Thierry d'Alsace reçut des mains de son

Mais l'esprit du Concile avait soufflé entre-temps, et la Sainte Vierge était reléguée « *dans un coin* », comme s'en plaignait déjà l'abbé Poppe de son temps, et réduite « *à un rôle subordonné* ». Dans les années 1980, l'abbé Fernand Van de Velde, flamingant convaincu, entreprit une biographie « scientifique » de l'abbé Poppe, très détaillée, qui fut éditée en quatre tomes. C'est une mine de renseignements. Cependant l'auteur est tellement imbu de l'esprit moderne, que son analyse trahit la pensée véritable de celui qu'il prétend réhabiliter « dans son épaisseur historique et humaine » ! La Cause piétina, et ce n'est que le 3 octobre 1999 que le pape Jean-Paul II béatifia l'abbé Edward Poppe, dans l'indifférence générale. Aujourd'hui, c'est pire encore.

UN PÈLERINAGE INOUBLIABLE

En esprit de réparation et mus par le zèle de leur dévotion, nos amis flamands nous ont invités à venir célébrer avec eux le centenaire du « saint de la Flandre », du 9 au 11 mai. Ce fut pendant trois jours un enchantement des yeux, des oreilles et du cœur, à la découverte du riche héritage flamand catholique, ainsi que des lieux où vécut le bienheureux.

Une leçon inoubliable pour nous, qui fêtons cette année le centenaire de la naissance de notre Père fondateur, Georges de Nantes, le 3 avril 1924. Dans les desseins de la Providence, il nous semble évident qu'il y a eu un « passage de témoin » entre leurs âmes, également consumées par l'amour de la Vérité totale, en vue du Règne universel de Jésus et Marie.

En septembre 1919, l'abbé Poppe écrivait déjà : « *Ces temps hurlent le reniement de Dieu ; alors nous, claironnons sur les toits la miséricorde et la sainteté de Dieu. Que Marie claironne par nous !... Il me semble que je donnerais volontiers ma vie pour que Notre-Seigneur trouvât dans ses prêtres ce qu'il attend d'eux ; je la donnerais pour qu'un seul d'entre eux réalisât pleinement son plan divin.* »

beau-frère Baudouin III qui avait succédé à Foulques une insigne relique : le tissu imprégné du Précieux Sang recueilli par Joseph d'Arimathie au moment de la descente de Croix et de la mise au tombeau. Il la rapporta à Bruges en 1150 et la conserva dans la chapelle Saint-Basile de son château.

UNE AUTHENTIQUE RELIQUE

Cette tradition vénérable a été remise en cause en 1964 par un bénédictin érudit, le P. Nicolas Huyghebaert, qui argua du silence des sources pour lui substituer une hypothèse de son invention : la relique aurait été rapportée en Flandre après le sac de Constantinople (1204). En conséquence, toutes les

publications postérieures parlent sans vergogne de la “légende du comte Thierry” par opposition à la “vérité historique”. Peut-être le Saint-Sang lui-même n’est-il pas celui de notre béni Sauveur, mais un “faux byzantin”, destiné à tromper les âmes pieuses. *Absit !*

Pour l’honneur de la Vérité et de la Tradition, un médiéviste reconnu, Rinaldo Neels, a réhabilité en 2013 la version de l’arrivée de la relique à Bruges au milieu du douzième siècle :

« Une question essentielle m’a toujours hanté : comment est-il possible que, si peu de temps après le transfert du Saint-Sang à Bruges, une légende erronée ait pu soudainement surgir, qui a survécu pendant six cents ans d’historiographie sans la moindre contradiction ? »

Au terme d’une démonstration que nous ne pouvons reproduire ici, il conclut :

« À mon avis, il est tout à fait possible que Thierry d’Alsace, comte de Flandre, ait apporté le Saint-Sang à Bruges au milieu du douzième siècle et l’ait laissé en lieu sûr dans la chapelle Saint-Basile. Le culte du Saint-Sang à Bruges trouve ses racines au douzième siècle. » Et avant le douzième siècle ?

Nous nous souvenons en France que Godefroy de Bouillon, après avoir conquis au cours de la première croisade la ville de Jérusalem (1099), reçut en partage un morceau de lin taché du Saint Sang, qui y était vénéré depuis des siècles et qu’il fit rapporter à sa mère, la sainte comtesse Ide de Boulogne. Pendant des siècles, la relique fut vénérée dans la chapelle de Notre-Dame du Saint-Sang, à l’entrée de la ville de Boulogne, et elle est encore conservée au trésor de la cathédrale. D’autres reliques sont conservées à Fécamp en Normandie et à Neuvy-Saint-Sépulcre en Berry, mais dans notre doux pays de France, le laïcisme républicain a étouffé toute manifestation de dévotion publique. Il n’en est pas de même en Belgique.

UNE PROCESSION EN SON HONNEUR

Le 3 mai 1304, la relique fut portée pour la première fois au cours d’une procession dans la ville de Bruges. Depuis, chaque année, le Jour de l’Ascension, cette Procession parcourt les rues de la ville pavoisée. La “Noble Confrérie du Saint-Sang”, qui compte trente et un membres, est chargée de la garde de la Relique et de l’organisation de la Procession. Cette procession est **un acte de foi public**, auquel participent les autorités religieuses et civiles.



Transfert de la relique de la place du Burg à la cathédrale Saint-Sauveur.

Plus de mille huit cents figurants y participent, répartis en cinquante-quatre groupes, treize chars, deux cent cinquante musiciens, avec des costumes qui rappellent la période bourguignonne des Flandres (XV^e-XVI^e siècle), quand corporations, confréries et écoles étaient chargées de l’interprétation des scènes.

Habituellement conservée dans la belle chapelle du Burg, l’ancien château comtal, la Relique est ce jour-là transférée en grande pompe jusqu’à la cathédrale. C’est là que débute notre pèlerinage, comme une sorte de plongée soudaine en Chrétienté. Le son des cloches y aidait : « La grosse cloche du beffroi sonnait à toute volée ; la petite cloche du Saint-Sang mêlait, au chant de gloire, sa voix tendre et haute, qui disait : “*Voici ma relique, inclinez-vous !*” » (René Bazin, *LE ROI DES ARCHERS*, 1928) Le plus catholique de nos romanciers en était déjà le témoin émerveillé, il y a cent ans...

Après avoir assisté à la grand-messe pontificale, nous pûmes vénérer la sainte Relique, présentée dans le chœur de la cathédrale par trois membres de la Noble Confrérie, revêtus de leur costume de soie noire, brodée du symbole eucharistique du Pélican.

L’abbé Poppe nous inspira les sentiments qui étaient les siens, quand il écrivait à son frère Nestor, le 9 mai (!) 1924 : *« Que sais-je, sinon que nous sommes de petits agneaux de l’Agneau et que nous vivons tous du même sang : le Sang de l’Agneau. Celui qui coule du Calvaire est le même que celui qui descend de l’Autel. Nous nous désaltérons aux mêmes sources : l’Eucharistie. Et Marie est la Mère de l’Agneau et des petits agneaux, car ces derniers vivent de l’Agneau et de son Sang divin... Le Sang de Jésus suscite la charité. Oh, s’il pouvait susciter la douce et forte ivresse de l’Unique Amour, que nous serions tous un dans ce Cœur eucharistique, dans cette divine fournaise ? »*

LE CORTÈGE ET SES FIGURATIFS

En nous rendant sur les bords de la Dijver pour assister à l'immense procession, nous passâmes devant la statue du prêtre-poète brugeois Guido Gezelle (1830-1899), dont le catholicisme de combat allait de pair avec un amour profond de la Flandre, et dont l'œuvre exerça une profonde influence sur le jeune Edward Poppe :

« Gezelle me prend par la main et me conduit le long des chemins de campagne et des douves, à travers les bois et les prairies... En marchant, il m'apprend à voir ce qui est beau et à sentir ce qui est beau. Gezelle me fait voir Dieu dans tout ce qui est beau. Il m'apprend à prier avec mon cœur. »

C'est grâce à l'influence de Gezelle que beaucoup de prêtres et religieux stimulèrent la conscience flamande et en cultivèrent la langue pour faire barrage aux idées des Lumières, à la pensée révolutionnaire, au libéralisme et à l'impiété, venus hélas de France. « Défendre la langue, c'était défendre les anciennes mœurs et traditions d'une société que la modernité antichrétienne cherchait à démolir », écrit Jan Thiré dans son article sur Edward Poppe et le Mouvement flamand (*HIJ IS VERREZEN !* n° 129, avril 2024).

Tous attendaient avec impatience le début de la Procession, dont les "actes" ou tableaux illustrent les différents épisodes bibliques et évangéliques ayant trait au Précieux Sang, ainsi qu'à l'arrivée de la Relique à Bruges. Le spectacle, nous avait-on dit, est haut en couleur et en musique ! Nous ne fûmes pas déçus. Trois membres de la Noble Confrérie du Saint-Sang ouvrent la procession, puis des jeunes filles, portant les couleurs blanc et rouge de Bruges, annoncent qu'aujourd'hui est « *le plus beau jour de Bruges* ». L'harmonie des Scouts royaux Saint Leo rythme le pas. De superbes cavaliers portant les drapeaux du Saint-Sang, de Bruges et de l'Unesco (!), suivis par les archers de la confrérie de Saint-Sébastien, introduisent le cortège de la Vierge Marie, Patronne principale de Bruges. Son effigie orne plus de trois cents coins de rue dans la ville. Elle paraît ici en reine, souriante et affable, entourée d'un chœur de jeunes filles vêtues de blanc. Comme une invitation à relire toute l'Histoire sainte avec ses yeux et son Cœur à Elle... L'abbé Poppe nous y encourage :

« Chacune des grâces que nous recevons est perlée d'une goutte du Sang de Jésus et d'une larme de notre Mère spirituelle. Chacune des grâces de Jésus est donnée avec un sourire de Marie, Médiatrice de toutes grâces. » (4 août 1922)

L'ATTENTE DU SANG RÉDEMPTEUR

La guilde Saint-Michel des maîtres d'escrime ouvre le premier tableau consacré au Paradis terrestre, dont l'entrée était gardée par l'Ange au glaive fulgurant !

« La Vierge Marie admirait les beautés de l'univers, explique notre Père, avec sa sagesse intérieure, elle accordait à chaque beauté sa place et en faisait un discours de Dieu. » Et pourtant, dans cette nature sortie des mains de Dieu, circule un mal, une tentation, le Serpent... Avec le péché originel, tout a été cassé, blessé, souillé, et ne pourra être purifié que par l'effusion du Précieux Sang de Notre-Seigneur.

Les courtiers servaient d'intermédiaires lors des transactions sur le marché de Bruges. Ce sont eux qui présentent la scène de l'Alliance de Dieu avec Abraham, le Père de notre foi. La "Voix de Dieu", symbolisée par un cavalier, invite Abraham à quitter sa terre. « Cette alliance patriarcale a la fraîcheur des aurores, l'innocence de douces fiançailles. Les apparitions de Dieu sont familières et majestueuses. Il semble trouver sa complaisance dans la fidélité calme et profonde de ce douar, qu'il s'est choisi pour sien parmi tous les peuples de la terre. » (*Lettre n° 230*)

À Bruges, les "mesureurs de blé" étaient responsables de son stockage et de son achat, tout comme Joseph qui, en Égypte, devait gérer les réserves de Pharaon. Ce sont eux qui introduisent les deux scènes de la Bible consacrées au fils préféré de Jacob, vendu par ses frères et devenu leur Sauveur au pays d'Égypte, figurant par avance Jésus-Christ, Sauveur de ses frères... par son Sang.

Dieu se révéla à Moïse et lui fit connaître son Nom, *JE SUIS*. Puis il l'arma de sa force et l'envoya vers son peuple, pour le libérer de son esclavage, lui faire traverser la mer Rouge, et lui donner sa Loi. Après son installation dans la Terre promise, il lui donna un Roi selon son Cœur, David, aimé de Dieu et de son peuple, avec la promesse que le Messie serait issu de son sang. Alors parurent les Prophètes, dont Élie fut le premier et le plus grand, – des Carmes introduisent ce tableau –, pour défendre sa gloire outragée, annoncer le châtimement des prévaricateurs et maintenir la grande espérance d'Israël. La prophétie du Serviteur souffrant (Is 53) annonce que celui-ci offrira son Sang en sacrifice expiatoire pour le rachat de son peuple et le salut des nations.

Les tailleurs ou artisans de l'aiguille présentent la scène de l'attente messianique, au chant du "*Rorate, cæli desuper*", parce que la chaîne et la trame de leur métier sont le symbole de l'imbrication du temps et de l'éternité dans la venue du Messie. « Étrangers aux partis et aux sectes, écrit notre Père, les "pauvres d'Israël" ont gardé vivante et aimée la Parole de Dieu. Ils attendent le Messie qui doit venir. Dans ces temps de ténèbres où nul Prophète, nul signe de Yahweh ne paraît plus en Juda, ils ont gardé l'espérance. En eux seuls s'accomplit tout le dessein de Dieu, car ils n'ont plus aucune autre confiance, aucun autre désir que leur amour du Sauveur. » (*Lettre 230*)

« L'ONDE D'UN SANG
VERMEIL... »

Vint la plénitude des temps. La ville de Cologne conservant les reliques des Rois Mages, ses représentants avaient le privilège de figurer le récit de la Nativité et de l'adoration des mages. Jésus est né à Bethléem. Les Anges en annoncent la bonne nouvelle aux bergers. *« Voilà que parvient jusqu'à moi l'onde d'un Sang vermeil émanée de ce Cœur d'homme sauveur et de ce Cœur de femme virginal et maternel... Par eux, mon Rédempteur et son admirable coadjutrice, me voici remis en union avec vous, ô Père très clément. »* (PAGE MYSTIQUE n° 35)



L'église Saint-Donatien de Bruges avait une école capitulaire, chargée de représenter la scène de Jésus retrouvé parmi les docteurs d'Israël. Comme un mime de la Passion et de la Résurrection par lesquelles il devait accomplir sa mission : *« Pourquoi me cherchez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ? »* De ce jour, Jésus prêcha par avance son Évangile à ses saints parents.

Saint Jean-Baptiste est le patron de la ville de Florence, voilà pourquoi les marchands florentins représentaient la scène du Précurseur, qui désigna à ses disciples *« l'Agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde »* (Jn 1, 29) avant de subir son martyre. Son sang innocent annonce celui de Jésus, dont la scène au milieu des enfants est présentée par la guilde des instituteurs de Bruges : *« Laissez les enfants venir à moi, et ne les empêchez pas, car le Royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent. »* (Mc 10,14)

L'Hosanna des Rameaux, appelé aussi chant des anges, est présenté par la "nation" anglaise, que saint Augustin comparait aux anges ! Avant de souffrir, Jésus institua son Mémorial. Le tableau de la Cène est présenté par les rhétoriciens du Saint-Esprit, dont la confrérie, fondée un Jeudi Saint comportait treize membres. Attention au traître ! *« Prenez et mangez, ceci est mon Corps... Buvez-en tous, car ceci est mon Sang, sang de la nouvelle Alliance, répandu pour beaucoup, en rémission des péchés. »* (Mt 26, 27)

« Pour nous, disait notre Père, depuis toujours, ce "Mystère de foi" est si net, si clair, que nul n'en ignore rien, mais si bouleversant, si "vertigineux", qu'en y croyant nul n'ose lui donner toute sa dimension, *comme d'un Soleil éclatant, rayonnant, douce et pure Lumière illuminant et chauffant nos cœurs mais encore, au-delà, nos familles, nos paroisses, nos patries, et bien sûr, l'Église et le monde entier.* »

L'abbé Poppe aimait cette image du Soleil éclatant et y associait volontiers la Sainte Vierge : *« Marie est le firmament d'azur qui contient toute chose : tout le pays ensoleillé de l'Église. Jésus est le Soleil dans ce firmament, et nous, nous sommes enfants du Soleil, citoyens du pays du Soleil. Voulons-nous progresser visiblement et élargir puissamment l'influence de Jésus, nous devons sortir de notre étroite maison, rester sous le doux ciel bleu, et bien nous exposer à l'irradiation du soleil de grâce de Jésus qui resplendit et rayonne dans toutes les directions. »* (avril 1923)

Au Moyen Âge, les clerks du tribunal de justice, le "Vierschaar", notaient les sentences des échevins. Ce sont eux qui présentent le procès du Christ. Pilate n'eut pas le courage, face à la foule des Juifs déchaînés contre Jésus, de proclamer son innocence. Il le fit néanmoins asseoir sur son siège de juge en disant : *« Voici votre Roi ! »* La scène des outrages, présentée par la corporation des tailleurs de pierre et maçons de la ville, était difficilement jouable, aussi est-ce un "Ecce Homo" qui paraît, escorté et porté par un peloton de légionnaires, rendant hommage à sa Royauté (*ci-dessus*). Jésus s'est prêté à l'ignominie de la flagellation ainsi qu'au couronnement d'épines avec toute sa volonté de souffrir pour nous sauver. C'est là qu'il a perdu le plus de son Précieux Sang.

Précédé d'un enfant qui présente le titulus, Jésus paraît, portant *« pour lui-même la Croix »* (Jn 19, 17), l'instrument de notre salut, le signe de son triomphe et de sa souveraineté. Sur le chemin qui monte au Calvaire, il est rejoint par sainte Véronique qui essuie le sang et la sueur de son visage. Quant à la crucifixion, elle est représentée par une copie de la Croix miraculeuse de Damme qu'au treizième siècle, les bateliers de Bruges avaient prise dans leurs filets. Elle est suivie par une émouvante Pieta. *« Femme,*

voici votre fils. – Fils, voici ta Mère. » (Jn 19, 26) Par la compassion de son Cœur percé d'un glaive, Marie enfante tout un peuple : *« Donnant votre vie, vous nous donnez encore le reste, vos biens, et de tous vos biens, le plus propre à vous, celui que vous possédiez sans partage et dont vous vous dépossédez, – ah ! les larmes me jaillissent –, dont vous vous détachez avant de mourir pour l'attacher à nous, pour nous l'abandonner et nous le consacrer : le Cœur de votre Mère... »* (PAGE MYSTIQUE n° 33)

Milan conserve des reliques du Saint-Sépulcre. La nation lombarde est donc chargée de la scène de la mise au tombeau. Le Christ gisant est escorté de pleureuses et de chevaliers de la famille d'Adornes qui, au quinzième siècle, fit construire à Bruges l'église de Jérusalem. Joseph d'Arimathie porte le calice qui, selon la tradition, a recueilli le sang du Christ. *« Ils regarderont vers Celui qu'ils ont transpercé, annonçait le prophète Zacharie, ils se lamenteront sur lui comme on se lamente sur un fils unique. »* (12, 10) Le prophète passe ensuite des larmes versées à une source mystérieuse, comme si elles en jaillissaient : *« En ce jour-là, il y aura une fontaine ouverte pour la maison de David et pour les habitants de Jérusalem, pour laver péché et souillure. »* (Za 13, 1)

Le char rocheux de la Résurrection est impressionnant. Le troisième jour, *« comme Il l'avait dit »*, Jésus est sorti vivant du tombeau, malgré les scellés et les gardes du Temple. Le Suaire qui l'enveloppait a gardé l'empreinte de sa "gloire" et les taches de son Sang rédempteur. *« Jésus ressuscité, écrit frère Bruno, est apparu à Marie-Madeleine, après avoir visité sa Mère afin de récompenser leur amour, et d'incendier leur cœur de nouvelles flammes. Puis, il s'est montré à ses Apôtres pour fonder leur ministère sur un témoignage oculaire auquel nous sommes tous appelés à ajouter foi afin d'être de ces bienheureux qui n'ont pas vu et qui ont cru. Ce témoignage apostolique porte sur des faits qui sont des "signes" lumineux, disposés par la main même de Dieu : leur simple narration est tellement pleine d'intelligence, de sagesse et de miséricorde, que le cœur de celui qui écoute rencontre le Cœur de Dieu et y trouve la Vie en baignant dans sa vérité attestée de son Sang. »* (B.A.H., t. 3, p. 44)

Depuis 1528, les fabricants de cierges avaient leur autel dans la chapelle du Saint-Sang. Ce sont eux qui présentent la scène de la Pentecôte. Les Apôtres réunis au Cénacle *« virent apparaître des langues qu'on eût dites de feu... Tous furent alors remplis de l'Esprit Saint et commencèrent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer. »* (Act 2, 3-4) Jésus et Marie ouvrent leur Règne : *« Par eux, me voici rempli de l'Esprit-Saint et devenu membre vivant de ce Corps mystique que leur grâce entraîne sur le chemin de la résurrection bienheureuse. Mais ce qui*

me bouleverse, c'est ce toucher divin, d'une Chair et d'un Sang précieux, dans ma chair. Un feu m'a envahi. Purification par ce feu, illumination par ce feu, immolation par ce feu, béatitude dans ce feu ! »

UN FEU NOUVEAU DANS L'HISTOIRE

La dernière partie de la Procession raconte l'arrivée de la Relique et sa vénération en Flandre. On voit le comte Thierry d'Alsace à cheval accompagné de Sybille d'Anjou, leur fils Philippe et son épouse Mathilde de Portugal, apporter solennellement la précieuse Relique à Bruges. Le pape Clément V accepta en 1310 qu'y soit organisée une procession annuelle et y attacha d'importantes indulgences. Un messenger en apporte la nouvelle à Bruges lors de la foire de mai. Les bourgeois de Bruges entonnent alors un chant de victoire et dépêchent des messagers dans toutes les directions pour l'annoncer à la Chrétienté, tandis que guildes et confréries l'organisent sur place, chacune brandissant sa bannière.

La chapelle de la confrérie de Notre-Dame de la Poterie possède l'une des plus anciennes Vierges des Flandres. Chaque année, le 15 août, est organisée une procession, appelée "le serment brugeois", en accomplissement du vœu que firent les femmes de la ville lorsque leurs maris et pères livrèrent bataille au roi de France Philippe le Bel à Mons-en-Pévèle en 1304. Bataille qui, comme chacun sait, tourna à l'avantage du roi Philippe, qui punit ses sujets révoltés en leur ordonnant d'aller en pèlerinage à Rocamadour !

En 1799, sous l'occupation française (des sans-culottes), la cathédrale Saint-Donatien fut vendue comme bien public et rasée. De nombreux trésors d'art et religieux furent transférés à l'église Saint-Sauveur, parmi eux, les reliques de saint Donatien, patron du diocèse, ainsi que celles de saint Éloi, bien connu en France, elles sont intégrées dans le cortège.

Escortant la statue de Notre-Dame du Rosaire, le *chœur du témoignage* célèbre le Saint-Sang, précédé du tintinnabulum et du conopée de la chapelle, qui fut érigée en basilique mineure en 1923. Enfin paraît la sainte Relique, dont la guilda de Saint-Georges forme la garde d'honneur ! Comme beaucoup parmi la foule des spectateurs, nous nous mîmes à genoux pour l'adorer, comme ostensor du Précieux Sang de Notre-Seigneur, tandis que se faisaient entendre les notes du carillon mobile, l'instrument typique des beffrois des villes flamandes, rythmant les évolutions des porteurs de drapeaux qui fermaient la marche.

« Pour sauver la société chrétienne, disait l'abbé Poppe, aucune institution ou force naturelle ne doivent être exclues ; mais aucune d'elles n'est suffisante... La société a besoin d'un secours supérieur et d'une impulsion surnaturelle. Tout doit être restauré dans le Christ et par le Christ. Or le Christ, c'est avant tout l'Hostie. »

En ce jeudi de l'Ascension, il était tout indiqué de terminer par un pèlerinage à la Sainte Vierge. « *Lui est parti, disait notre Père, mais Elle, Elle reste. Pourquoi Notre-Seigneur l'a-t-il laissée en arrière ? Pour nous. Il était réservé à nos derniers temps d'en prendre conscience... Moi, j'ai mon Ciel sur la terre, c'est Lourdes. C'est vraiment notre Mère qui est venue du Ciel sur ce rocher pour encourager son peuple à garder sa foi.* » (Sermon du 12 mai 1994)

NOTRE-DAME D'OOSTAKKER

Les Flamands ont leur petit "Lourdes" au sanctuaire d'Oostakker, à cinq kilomètres au nord de Gand. Au début des années 1870, la marquise de Courtebourne voulut transformer un ancien ermitage en aquarium, c'était la mode. Elle en fit revêtir l'entrée de rochers artificiels. Son curé lui suggéra alors d'y placer une statue de Notre-Dame de Lourdes et la bénit, accompagné de ses paroissiens, le 29 juin 1873. À partir de ce jour, de nombreux pèlerins se rendirent au "rocher d'Oostakker".

Le 7 avril 1875, la guérison miraculeuse de Pierre De Rudder, ouvrier des champs, qui retrouva l'usage de sa jambe écrasée par un arbre, après avoir fait trois fois le tour de la grotte, marqua un tournant décisif dans le développement du sanctuaire, qui devint le rendez-vous marial de la Belgique catholique. La marquise demanda la permission à l'évêque de Gand de construire une chapelle. « *Non, Madame, lui répondit-il, ce qu'il faut, ce n'est pas une chapelle,*



mais une église. » Il en posa la première pierre un mois après la guérison de Rudder, et deux ans plus tard, l'église était achevée ! Le miracle de Pierre De Rudder ne fut reconnu qu'en 1908. L'église fut élevée au rang de basilique mineure en 1924.

Un des chapelains nous y reçut cordialement et permit à notre frère Edward de prêcher. L'abbé Poppe est venu souvent à Lourdes-Oostakker, à des moments importants dans sa vie, en action de grâces, et une fois pour renouveler sa Consécration à la Sainte Vierge. Quand il était séminariste ou vicaire à Gand, il venait à pied, le temps de réciter les quinze mystères du Rosaire. À chaque visite, il déposait ses résolutions aux pieds de Marie, comme un bouquet, et confiait sa vocation à sa protection maternelle. Il restait longtemps agenouillé devant la grotte, « *car il fait bon ici, disait-il, et notre Mère y parle au cœur.* »



Par notre consécration à la Sainte Vierge, disait-il, « *nous reconnaissons notre totale dépendance vis-à-vis d'Elle, et par Elle, de Jésus et la Sainte Trinité.* ». Toutes les grâces passent par les mains maternelles de notre Médiatrice. À Julia Ronse, qui voulait se consacrer comme lui à la Sainte Vierge, il disait : « *Attachez-vous à votre Médiatrice, Elle a un bon secret. Ne la lâchez pas, il faut qu'Elle vous l'apprenne à fond.* »

Et à un confrère des Filioli : « *Petit frère, vous êtes-vous déjà donné entièrement à notre Mère ? Non ? Faites-le ! Ne craignez pas, vous ne pouvez qu'y gagner. J'ai conclu un pacte avec Marie :*

qu'Elle me laisse vivre suffisamment de temps pour que je puisse faire tout le bien que Dieu veut que je fasse. Et Elle le fera ! Il est vrai qu'un tel pacte exige beaucoup de confiance. »

À Gand, Edward fit la connaissance de Roza Beke, une ouvrière qui suivait ses cours de catéchisme. « Il insistait pour que nous nous représentions Notre-Dame comme présente, que nous nous agenouillions devant Elle, que nous lui demandions sa bénédiction et que nous pensions qu'Elle nous bénissait réellement. À l'occasion d'un concours, il nous donna comme prix le livre de *la Vraie dévotion à la Sainte Vierge*. » Quand l'abbé Poppe fut nommé vicaire à Sainte-Colette, ils restèrent en contact. Un jour il lui dit : « *Roza, allez à Oostakker cet après-midi, et restez là agenouillée devant la Sainte Vierge, je viendrai aussi.* » Elle pria depuis un moment devant la grotte, quand l'abbé Poppe se joignit à elle. Après quelques instants de prière silencieuse, il lui demanda :

« Roza, aimez-vous les enfants ? »

– Oh, bien sûr que oui, monsieur le vicaire, je les aime de tout mon cœur.

– Alors, au nom de la Sainte Vierge, je suis venu vous demander de vous occuper des enfants. »

C'est ainsi que l'Œuvre des catéchistes fut fondée et que sa première catéchiste fut recrutée.

Mais la tâche à Sainte-Colette s'avéra trop lourde pour la santé de l'abbé Poppe. Son directeur spirituel l'obligea à demander son changement de poste. Apprenant que la place de recteur à Oostakker était vacante, le désir grandit chez lui d'y être nommé. Son directeur l'y encouragea. Edward se réjouit de la perspective de vivre si proche de sa Mère. Mais le Bon Plaisir de Dieu en décida autrement. Il accepta vaillamment ce sacrifice. « *Manque de discrétion ou propre faute, je fais volontiers le sacrifice de cette place et j'y vois la volonté de Dieu... Mère, je me donne entièrement à Vous pour que Vous me donniez entièrement à Dieu.* »

C'est dans ces dispositions intimes que, venant à Oostakker le 8 septembre 1918, il y renouvela sa Consécration à la Sainte Vierge. « *Si tu ne te sacrifies pas totalement, tu agis comme un fou. Seigneur, je me considère dès à présent comme un homme donné.* »

Notre saint vicaire avait un ami d'enfance, Pierre Van Rossum. Concitoyens de Tamise et confrères au petit séminaire de Saint-Nicolas, ils devinrent amis. Mais à Gand, Pierre adhéra à un club libéral pendant ses études et en 1913, il rompit avec l'Église. Un jour, il vint le visiter à Gand : « *J'ai voulu me grandir en lui disant que j'écrivais maintenant des articles pour des journaux socialistes, mais tout de suite après, j'ai pleuré longtemps dans ses mains. Il me dit alors ces paroles, que je n'ai jamais oubliées : "Je ne vous lâcherai jamais."* » Edward fit alors la promesse à la

Sainte Vierge de neuf pèlerinages à Oostakker pour demander la conversion de son ami.

Pendant la guerre, Pierre avait collaboré avec les Allemands. Au moment de l'armistice, il quitta le pays et fut condamné à mort par contumace pour trahison et s'exila aux Indes. « Après trente années de séjour à l'étranger, sans aucun contact avec l'Église catholique, du reste devenu dur comme fer, un jour, malade au lit, dans une chambrée de soldats blessés et amputés, je reçois la brochure, "*Vie d'un prêtre*", que ma sœur religieuse Edwardine m'avait envoyée. Je revois la photographie d'Edward, la vue sur Tamise et sur la maison des Poppe, la photo avec l'abbé De Sutter où je me trouve à côté de lui ; et je lis une partie du texte. Et si jamais quelqu'un s'est effondré sous un coup de foudre, c'est bien moi à ce moment : effondré sous le coup du regard d'Edward... Rentré chez moi, après en avoir parlé à ma femme, je me suis réconcilié avec l'Église. Cette grande grâce, c'est Edward Poppe qui me l'a obtenue. Il ne m'avait pas lâché. » Notre-Dame d'Oostakker non plus ! Van Rossum se dévoua à la cause de béatification de son saint ami, traduisit sa biographie en français.

Le 5 août 1923 eut lieu un grand pèlerinage de la Croisade eucharistique pour célébrer les cinquante ans de la fondation du Sanctuaire d'Oostakker. Des milliers d'enfants étaient rassemblés, en présence de Mgr Seghers, et récitèrent ensemble, pendant le Salut du Saint-Sacrement, la Consécration à Marie Médiatrice, composée par l'abbé Poppe. « *À la Croisade eucharistique j'ai donné ma Mère, disait-il, et à cette Mère, j'ai donné la Croisade eucharistique. J'ai toujours dit : Allez à notre Mère ! C'est Elle qui nous apporte les grâces qu'Elle reçoit de Jésus.* »

Le soir, nous étions hébergés à Saint-Nicolas au collège Saint-Joseph, autrefois le petit Séminaire. C'est là qu'Edward fit ses études, que se confirma sa vocation sacerdotale, le jour de l'Ascension 1909, qu'il se consacra à la Sainte Vierge, et qu'il comprit ce que Notre-Seigneur attendait de lui : « *Mon fils, je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Je sais que tu détestes le vilain monde et que, par amour pour Moi, tu voudrais le fuir entre les murs paisibles d'un monastère. Mais vois ces milliers de pauvres ouvriers qui, trompés par des chefs antichrétiens, ne veulent plus de Moi et qui ont quitté le bercail. Tu sais que je suis le Bon Pasteur et que J'ai donné ma vie pour mes brebis. Je veux que tu ailles les arracher au monde et que tu les ramènes au bercail. Tu seras mon soldat, le soldat du Christ, et tu feras la guerre sainte en ton propre pays. Tu lutteras et Je lutterai pour toi. Toute autre vocation n'est pas la tienne. Tu seras du monde sans y appartenir. Le cloître n'apporte la paix qu'à ceux que j'y appelle. Toi, mon fils, tu ne trouveras la paix que dans la guerre.* »

DE TAMISE-SUR-L'ESCAUT À MOERZEKE

« VOTRE REGARD SUR MOI. »

La deuxième journée de notre pèlerinage fut consacrée aux lieux où naquit et vécut Edward Poppe.

Et d'abord la petite ville de Tamise (*Temse*), en bordure d'une courbe de l'Escaut, dans l'heureux pays de Waes. Désiré Poppe avait épousé en 1885 Joséphine Ogiers de Thielrode dans l'église paroissiale de ce village, dédiée à saint Joseph. Pauvres de biens, mais confiants en la bonté de Dieu, les deux époux vinrent s'établir à Tamise, dans une humble maison de la rue des Pêcheurs, perpendiculaire au quai de l'Escaut. C'est là que, le 18 décembre 1890, naquit Edward, appelé familièrement par tous "Wardje".

Son père exerçait la profession de boulanger. Le four fut maçonné dans une des deux caves de la maison, l'autre servant de réserve pour le bois et le charbon. Joséphine tenait, avec le débit de pain, une de ces pittoresques boutiques des quartiers populaires, où l'on vend divers produits de confiserie. L'église étant toute proche, elle assistait autant qu'elle le pouvait à la messe quotidienne.

Ce fut une première grâce pour Edward, de naître dans une de ces familles flamandes dans lesquelles une foi traditionnelle indiscutée était le fondement de la vie, et qui fut une pépinière de vocations : sur les onze enfants, dont trois moururent en bas âge, deux garçons devinrent prêtres et cinq filles prirent le voile.

De bonne heure, Edward se montra pieux, doué et droit. Il était sociable et d'une gaîté communicative, plein d'attentions pour ses parents, frère et sœurs, même s'il ne résistait pas toujours à leur jouer des tours pendables ou une taquinerie. À la maison, Joséphine Poppe imprégnait de dévotion l'âme de son petit Edward, avec un amour de prédilection filiale pour la Sainte Vierge. Chaque journée s'ouvrait et se fermait par la récitation de *trois Ave*. Pendant le mois de mai, une statue de la Vierge sur la cheminée entre deux bougies s'ornait de fleurs nouvelles. Edward et ses sœurs en prenaient soin et, chaque soir, disaient leur prière devant leur Mère du Ciel. La piété de la maman se traduisait en une sincère charité pour les pauvres. Jamais un mendiant ne se présentait à la boutique sans recevoir quelque chose. Un jour où madame Poppe dit à Edward de donner une vieille chemise à un loqueteux, il lui répondit : « Oui, maman, mais donnez-lui en plutôt une neuve. »



Statue d'Edward Poppe élevée à Tamise au moment de sa béatification (1999).

« *Jour de semaine, jour de travail* », était la devise de son père. À douze ans, il initia Edward au métier : chauffer le four, pétrir la pâte, enfourner le pain. L'apprenti boulanger devait, avant la classe, procéder à ces opérations. Souvent, il apprit ses leçons à la clarté du four. Après l'école, Edward faisait la tournée de distribution du pain à domicile. Plus tard, il dira : « *Quand je partis pour le collège, je n'avais plus grand-chose à apprendre : en portant le pain à domicile, j'en avais tant vu dans les ménages, les cabarets et les sentiers écartés !* » Devant le mauvais exemple de ces camarades, sa réaction était nette : « *Je ne vais plus avec un tel*, disait-il à sa mère, *il fait des choses qui ne sont pas convenables.* »

Edward sentait cependant que Jésus l'appelait à un plus haut service. « *Seigneur, jusqu'à mes quatorze ans, je me croyais inaperçu au milieu du peuple fidèle, sans me douter de vos vues particulières sur moi. Mais alors, étonné et frémissant d'allégresse, j'ai senti votre doigt et votre regard fixés sur moi et, plein de joie, je vous entendis appeler par mon nom.* » Le directeur des écoles catholiques de Tamise, l'abbé De Sutter, qui avait deviné en Edward la vocation sacerdotale, proposa à ses parents de lui enseigner les rudiments du latin, pour qu'il puisse continuer ses études. C'était un dur sacrifice pour le père, dont la santé chancelait, de laisser partir ainsi son aîné. Il s'inclina devant la volonté de Dieu, mais prenant son fils à part, il lui déclara :

« *Si Dieu t'appelle, ton père en sera heureux. Mais écoute bien ceci : je ne veux pas que, comme prêtre, tu aies une meilleure vie que celle que tu aurais eue ici ; je ne veux pas que tu deviennes le flatteur des*

riches, mais l'aide et le consolateur des malheureux. De la conviction et du travail ! sinon mieux vaut rester à la boulangerie. »

En septembre 1905, Edward fit son entrée au petit séminaire de Saint-Nicolas. Aux jours de grande sortie, au lieu de partir en excursion, il demandait à retourner à la maison. D'arrache-pied, il travaillait à la boulangerie pour que son père affaibli pût prendre quelque repos. Quand son père succomba à la maladie début 1907, il laissait sa femme seule avec huit enfants entre trois et vingt ans. Avant de mourir, il exprima son désir à son épouse éplorée : « *Si ce n'est pas trop demander, je voudrais que vous fassiez tout pour qu'Edward puisse poursuivre ses études. Nous ne nous sommes pas unis pour rendre nos enfants riches, mais pour qu'ils soient heureux.* »

Et Edward retourna au petit Séminaire.

TAMISE, EN AVANT !

À sept ans, Edward passa à l'école des Frères de la Charité. Il s'y montra élève intelligent et studieux. Il dessinait avec adresse, et chantait comme un ange. Ses parents lui avaient offert un violon, qui fut longtemps son ami préféré. Il suivit les cours de l'académie locale, où il eut quelques succès. Aux représentations dramatiques données dans les patronages, il tenait des rôles aux applaudissements du public. Toujours il y eut en Edward un artiste et un poète.

Des Frères, il apprit à rendre un culte public à sa Reine du Ciel : « *La journée débutait par une salutation pieuse, casquette en main, à la statue de la Vierge érigée au milieu de la cour... Quand j'étais petit, je demandais chaque matin à la Vierge Marie : "Bonne Mère, prenez soin, s'il vous plaît, de ma vocation : faites que je devienne saint et que je puisse faire beaucoup de bien plus tard."* » Les Frères s'efforçaient également de rendre la jeunesse fière de sa langue, de sa religion et de son histoire. Dans ce but, ils organisaient des activités extrascolaires en flamand. Le Cercle linguistique flamand (*Vlaamsche Taalbond*) s'intéressait aux écrivains locaux. À onze ans, Edward y tint sa première conférence et, deux ans plus tard, il était élu président du cercle ! Plus tard, quand il adhéra à la Ligue des étudiants flamands, c'était par amour bien compris de son peuple. « *Être catholique, être flamingant, être social, cela doit aller ensemble chez nos garçons* », disait l'abbé Prims, un des directeurs de la Ligue. À vingt-deux ans, Edward fut élu président de la section de Tamise, « *Tamise en avant* ».

Sur le parvis de l'église a été érigé un monument en l'honneur de l'enfant de Tamise élevé sur les autels. On y voit représentés les étudiants de la Ligue, ainsi que les pauvres gens des quartiers déshérités de Tamise et de Gand. Tout comme son père, Edward souffrait de la misère des ouvriers qui, derrière le

drapeau rouge, tournaient le dos à leurs prêtres et s'éloignaient de l'Église. Ce fut son souci constant de lier son amour des pauvres au souci de son peuple.

Au centre de la scène, on voit l'abbé Poppe avec son écharpe, accueillant les enfants qui lui mendient du pain, corporel mais aussi spirituel. « *Quand je vois les âmes des enfants se perdre en masses et que je les vois dépérir jusque sur les bancs des écoles, quand je vois si peu d'amour pour Jésus et Marie, alors dans nos classes, nos patronages, nos salles de conférences et même dans nos églises, il faudrait écrire en lettres d'or : "Nourrissons nos enfants !" Rassemblons nos chers enfants autour de la Sainte Table où Jésus se donne en nourriture.* » C'est dans ce but qu'il fondera la Croisade eucharistique et mariale.

Dans cette œuvre de sanctification du peuple, il était soutenu par des religieuses, à commencer par ses propres sœurs, dont il sollicitait sans cesse les prières et sacrifices. Il écrivait à sœur Élisabeth de la Trinité, du Carmel de Lokeren : « *Dans nos œuvres de catéchistes, il y a des petites merveilles de grâce qui se révèlent : il y a des enfants recueillis dans les impasses de Gand ou dans les coins d'une mansarde de socialistes et qui se transforment en de vrais petits saints... Savez-vous que bientôt vous serez, vous, petite carmélite, l'imitatrice de Marie ?* »

L'ÉGLISE NOTRE-DAME

Quand, au milieu du jeu le plus passionnant, sonnait la cloche de l'église, Edward laissait tout pour se rendre au Salut, et ses camarades suivaient. Sa voix pure et chaude donna l'idée au sacristain de le désigner comme chantre. C'est à l'église Notre-Dame que nous terminâmes notre première station de pèlerinage.

C'est là qu'Edward fut tenu au-dessus des fonts baptismaux, le lendemain de sa naissance, le 19 décembre 1890. Dans ses deux autres prénoms de baptême, *Jean* et *Marie*, il voyait sa vocation particulière d'enfant de Marie, car il voulait dépendre pour toujours de sa Mère du Ciel. Sa deuxième grâce fut de faire sa première communion dans cette église, le 20 mars 1902. Lors de l'interrogatoire final des leçons de catéchisme, il surpassa tous ses camarades et obtint la médaille d'honneur. Son concurrent se mit à pleurer sur son échec. Edward eut pitié de lui et lui offrit la médaille. Enfin, la troisième grâce fut d'être confirmé et de recevoir le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. Plusieurs de nos pèlerins firent de même.

Pour l'abbé Poppe, la Sainte Vierge nous enfante à la vie de la grâce, Elle nous donne Jésus, Elle nous confirme dans notre vocation à la sainteté. En ce 10 mai, nous relûmes ce que le bienheureux écrivait à mère Madeleine, du carmel de Malines, le 10 mai (!) 1924 : « *Chère sœur, aidez-moi à guérir surtout intérieurement, car je veux être comme Jésus et Marie*

veulent que je sois. Je dois tellement naître, et être transformé en Marie, que je sois un second Jésus. Je dois être un enfant de Marie pour que j'aie le regard de Jésus dans mes yeux, sa flamme dans mon cœur, son Esprit dans toute ma vie. »

SAINTE-COLETTE DE GAND

De Tamise, nous gagnâmes Gand, pour retrouver notre saint dans son premier ministère à Sainte-Colette. Cette paroisse ouvrière, fondée en 1894, est située dans un faubourg au sud de la ville. Elle était, à l'époque de l'abbé Poppe, *« rouge de socialisme et noire de la misère de guerre »*. C'était un champ d'action idéal pour le zèle du nouveau vicaire. N'avait-il pas confié à son Journal spirituel, juste avant sa nomination : *« Le sacerdoce est croix et martyre, paix et joie »* ?

En juin 1916, c'est au pied du tabernacle qu'il passa le plus clair des premières semaines. Prière, sacrifice, eucharistie, tout comme l'Ange de Fatima au même moment. À l'exemple du P. Chevrier, fondateur du Prado de Lyon, il demanda à son curé de fonder une Ligue de communion. *« Il n'y a qu'un tout petit nombre d'habitants qui se soucie de Jésus. Alors nous, aimons-Le en particulier par des communions bien préparées, par une vie sainte et édifiante. »*

Pour attirer les enfants, les rapprocher de Jésus et les encourager à la communion fréquente, il créa l'Œuvre des catéchistes. L'une d'elles, Julia Ronse, témoigne : *« L'abbé Poppe était le premier prêtre que j'ai vu vraiment prier : son attitude et son expression étaient un commerce intime et plein d'amour avec Dieu. Le voir prier faisait prier... De même, pour moi c'était le premier prêtre que j'entendis vraiment prêcher. Cela sonnait vrai, avec des mots et des gestes justes, et pénétrait l'âme. Sa parole passait comme une épée à travers toute résistance et atteignait les cœurs. »*



Église Sainte-Colette de Gand

Il mobilisa de pauvres ouvrières dans une Ligue de réparation des blasphèmes entendus à l'usine : *« Les humbles seuls, qui attendent tout de Dieu et de Marie, persévéreront et feront du bien. Soyez des consolatrices des Cœurs transpercés de Jésus et de Marie. Ils sont si peu aimés. Restez entre vous unies comme des sœurs dans son Cœur maternel. »*

Pratiquant la pauvreté radicale à l'école du Père Chevrier et du Curé d'Ars, l'abbé Poppe donnait tout ce qu'il pouvait pour soulager la misère de la paroisse. Mais il s'épuisait et son curé s'irritait de ses initiatives "imprudentes". À l'église, on le surprenait parfois priant les bras en croix. Il était prêt à payer, par le sacrifice, le rachat des âmes que la divine Providence lui avait confiées. Dans son Journal spirituel, on retrouva cette prière :

« Jésus eucharistique, Dieu qui restez ici dans votre Tabernacle solitaire d'où vous cherchez toujours du regard et d'un grand désir toutes les âmes de Sainte-Colette et les attirez à Vous ! Vous les attirez à Vous, à votre amour, car Vous êtes Amour. Vous les invitez doucement : vous attirez même les cœurs fermés, désirant



Centre historique de Gand : vue depuis le pont Saint-Michel, avec l'église Saint-Nicolas, le beffroi de la ville et la cathédrale Saint-Bavo.

sans cesse le salut de ceux qui se perdent... Quelle triste solitude, quelle fiévreuse soif d'amour ! Que ces cœurs sont sourds, que ces âmes sont froides ! Ô Jésus, envoyez-moi avec VOTRE soif, avec VOTRE désir, VOTRE zèle, VOTRE incendie d'amour qui touche, embrase, consume et fusionne tous les cœurs. Oh, envoyez VOTRE feu. Vous voulez qu'il soit allumé : je le porterai afin qu'il éclaire et réchauffe toutes ces âmes tristes et froides. »

Mais bientôt, il se vit ôter par son curé et par l'évêque lui-même la direction de la Ligue de communion et de l'Œuvre des catéchistes. Il s'inclina par obéissance... Il était venu dans cette paroisse pour allumer dans les âmes le feu de l'Évangile qui brûlait le sien, la flamme brûla et brilla un moment.

En mai 1918, il écrivait à des séminaristes qui se préparaient à leur ordination : *« Puissions-nous être les prêtres de Marie ! Marie, ayez compassion de votre Église. Marie ! Marie ! L'incrédulité et la corruption rampent par les rues des villes, par les petites portes et les grands portails, et le fléau du péché pénètre dans des millions d'âmes. La haine et l'injustice dominant les peuples et les pays. Ce qui avait été épargné pendant des siècles s'effondre. Marie ! Marie !... Le démon fera-t-il maintenant la loi dans la rue, dans le village, dans l'école, dans la maison ? Va-t-il faire disparaître le divin Évangile de votre Fils de la société et de l'esprit des chrétiens eux-mêmes ? Va-t-il faire adorer Mammon à la place de la divine Croix ? Marie ! Marie ! Le monde est châtié. Formez, Vous, les âmes qui arrêteront le bras de Dieu, les âmes au cœur de feu pour enflammer ce monde sec et froid et donnez-leur un langage nouveau qui aille droit au cœur et qui remue les âmes les plus endurcies ! »*

AU CŒUR HISTORIQUE DE GAND

Après la messe et le pique-nique préparé par nos amis, nous visitâmes le cœur historique de Gand, depuis l'église Saint-Jacques, par les quais de la Lys, jusqu'à l'ancien séminaire et la cathédrale Saint-Bavo. Les souvenirs abondent du zélé séminariste ou du jeune prêtre exerçant son ministère. Un jour, Edward se rendait à pied dans une paroisse pour y faire le catéchisme, il était accompagné d'un confrère, qui lui avoua qu'il éprouvait du respect humain. Edward lui répondit que, quand on devient enfant de Marie, *« en bonne Mère elle nous tricote une robe de simplicité et de sainteté »*, qui nous aide à ne plus nous préoccuper de ce que les gens pensent ou disent. Et sans plus attendre, il entonna à haute voix les Litanies de la Sainte Vierge.

Au grand Séminaire de Gand, où Edward passa quatorze mois, de septembre 1913 à juin 1916, entrecoupés par la mobilisation et la guerre, il exerça sur ses condisciples, par sa vertu et son intelligence, une forte influence. *« Nous, les juniores, avons immé-*

diatement remarqué ce grand séminariste élané de mine ouverte et gentille. Il observait ponctuellement le Règlement. De plus, nous apprenions que c'était une grosse tête : il pouvait puiser et donner à boire de l'eau vive, parce qu'il avait vaillamment approfondi les sources de la foi. » Pour directeur spirituel et confesseur, il avait choisi l'abbé Van Crombrugghe, qui était le meilleur théologien de Belgique, solide antimoderniste et fervent apôtre de Marie Médiatrice.

Au séminaire, il y avait un groupe de séminaristes regroupés en une fraternité pieuse, fondée quelque temps auparavant par l'un d'eux, Robert Messiaen, les *Filioli caritatis*. Edward s'y agrégea d'enthousiasme et bientôt sa ferveur mariale se transmit rapidement à tout le groupe. Il les invitait dans sa cellule, les faisait s'agenouiller d'abord au pied d'une statue de la Sainte Vierge, pour lui envoyer *« une flèche de feu »* et leur parlait d'Elle d'abondance de cœur. Il forma ainsi le noyau d'une petite armée qu'il appelait modestement *« l'Action de Marie »*, en dépit des critiques essuyées au Séminaire et au sein du clergé gantois.

Le 29 mai 1915, en la fête de la Pentecôte, il reçut le sous-diaconat, après avoir prononcé le serment antimoderniste, rendu obligatoire par saint Pie X pour faire barrage à la grande hérésie du vingtième siècle : *« Le modernisme et son esprit, écrivait-il, si récalcitrant à accepter le surnaturel, qui ne veut pas entendre parler de miracles, qui admire les autres-pensants et se méfie de notre Mère la Sainte Église, qui rougit de la croyance au Purgatoire et se tait sur l'enfer, je l'exècre de toutes mes forces. »*

Son directeur en témoigna : *« L'Église était pour lui véritablement le Christ vivant sur terre. La splendeur de l'Église était son orgueil, Sa victoire était sa joie. Sa lutte était son souci et Sa défaite sa douleur. Il enseignait et pratiquait ce que l'Église recommandait et il méprisait de tout son cœur ce qu'Elle condamnait. Ceux qui le fréquentaient apprirent à chérir l'Église. »* Tout comme l'abbé de Nantes, trente ans plus tard, au séminaire d'Issy-les-Moulineaux.

Le 1^{er} mai 1916, Edward fut ordonné prêtre dans la cathédrale Saint-Bavo. La veille, il avait écrit son acte d'oblation, s'offrant comme victime à Jésus, il serait hostie pour l'Hostie : *« Cœur eucharistique de Jésus, me voici victime avec Toi, pour les pécheurs, à jamais. »* La Sainte Vierge était là aussi plus que jamais. *« Totus tuus sum : c'était la joie, la confiance, le cri de guerre d'Edward. Il écrivait AVE MARIA à chacune des pages de ses cahiers. »*

Pour la cérémonie d'ordination, seules sa mère et trois de ses sœurs étaient présentes, car les autres membres de la famille n'avaient pu se procurer un laissez-passer. Après la messe, elles se rendirent au séminaire, où l'heureuse maman s'agenouilla pour recevoir la première bénédiction de son fils prêtre.

RECTEUR DE MOERZEKE

Retrouvons l'abbé Poppe au moment où il quitte la paroisse Sainte-Colette pour gagner le pauvre couvent des Sœurs de Moerzeke, dont il a été nommé l'aumônier. C'était le 7 octobre 1918, en la fête de Notre-Dame du Saint Rosaire. La maison où il fut accueilli chaleureusement comptait une douzaine de religieuses et autant d'orphelines et de vieillards. D'emblée, le bon visage du recteur, son aimable sourire et son regard plein de douceur lui gagnèrent tous les cœurs. Le déchargement fut vite fait : deux ou trois pauvres meubles, un lit de camp, deux coffres, quelques livres, une image du Sacré-Cœur. « *Venez manger, monsieur le directeur, vous devez avoir faim.* » Mais à peine est-il assis, qu'il se relève comme un ressort. « *Mon Dieu ! Comment ai-je pu oublier ? Ma sœur, permettez que j'aie d'abord dire bonjour à Notre-Seigneur. Voulez-vous m'indiquer le chemin de la chapelle ?* » Il n'omit plus jamais cette pieuse démarche à l'Ami du Tabernacle.

Il allait passer quatre ans à Moerzeke, la moitié de sa vie sacerdotale, avec une coupure d'un an à Bourg-Léopold. Au bout d'un mois, madame Poppe reçut de l'évêque la permission de venir s'installer, avec sa plus jeune fille Suzanne, à Moerzeke. Les occupations du jeune directeur n'étaient pas absorbantes : à l'intérieur, service de chapelain auprès des sœurs et des pensionnaires, messe quotidienne dans la chapelle du couvent, Heure sainte chaque jeudi soir et quelques conférences spirituelles ; au-dehors, une aide occasionnelle au curé pour les offices, les confessions, le catéchisme. Rien que de bien ordinaire, et pourtant le feu qui embrasait son cœur sacerdotal allait bientôt gagner de proche en proche d'autres âmes, des milliers d'âmes ! et embraser la Belgique tout entière.

Par bonheur, le jeune vicaire de la paroisse était un "Filioli", Leo de Keukelaere. Une vive amitié spirituelle se noua entre les deux prêtres. Mais trois mois n'étaient pas écoulés que Leo tombait gravement malade ; au cours de sa longue agonie, soudain il s'écria à l'adresse d'Edward qui le veillait : « *Le secret de Marie... Marie est tout ! Aimer Marie, c'est tout. L'amour de Marie est comme une flamme qu'on allume... Elle est l'amour même ! En Elle nous avons tout.* »

Autre rencontre providentielle : le 17 novembre 1918, après la messe solennelle et le *Te Deum* pour l'Armistice, Edward fit connaissance d'un jeune rédemptoriste natif de Moerzeke, le Père Van Haute,



Couvent des Sœurs de Saint-Vincent de Paul de Moerzeke (arrière).

qui allait devenir, même après son départ pour le Canada, son directeur spirituel. Ces deux âmes de feu se comprirent tout de suite, partageant le même enthousiasme pour la Médiation de grâce de Marie et la folie de la Croix. Ce fut, pour l'abbé Poppe, son *Duc in altum*, une confirmation de viser à une plus haute perfection et de laisser déborder son zèle pour le Règne effectif de Jésus et Marie. Car il souffrait de voir que « *la flamme du Règne ne brûle plus dans l'Église. Jésus est étouffé dans le clergé, alors qu'il devrait se répandre !* »

« JE ME SUIS OFFERT... »

Bien entouré et bien soigné, l'abbé Poppe retrouva un peu d'énergie. Début mai 1919, il se rendit à Louvain pour une réunion organisée par les *Filioli* dans l'abbaye du Mont-César. Quelques jours auparavant, il avait écrit aux Filles du Sacré-Cœur de Berchem pour solliciter des prières. Il prévoyait que ces trois jours seraient d'une importance capitale pour rallumer le zèle de ces jeunes prêtres et relancer le mouvement des *Filioli* dans le pays. « *Si Jésus règne en nous, prêtres, alors, Il règnera dans nos paroisses et instituts en détresse, car Jésus n'est plus aimé !* »

Pendant le *triduum*, malgré la joie fraternelle qui régnait entre eux, les prêtres se perdaient dans les choses du monde et comptaient trop sur des moyens humains. Le dernier jour, Edward demanda la parole et son intervention produisit une profonde impression. Il se contenta de brosser le portrait d'une vraie vie sacerdotale et mariale. « Sa parole pénétra les âmes comme un couteau... Tout le monde sentit le vent du Saint-Esprit. » Un des participants dira à la fin de sa vie : « J'en ai gardé le souvenir toute ma vie avec joie et tremblement. »

Mais il fallut en payer le prix. Quelque temps plus tard, Edward confiait à son nouveau directeur :

« *Quand, au Mont-César, les choses prenaient mauvaise tournure, je me suis offert en disant que j'acceptais un long martyre par un lent épuisement.* » Il avait compris que, pour devenir apôtre des prêtres, Notre-Seigneur lui demandait son immolation totale, mais que la Vierge Marie l'accompagnerait sur ce chemin de croix. Le 3 mai suivant, il écrivait à un ami :

« *Aujourd'hui, premier samedi du mois : indulgence plénière pour ceux qui communient en réparation à Marie et qui font quelques mortifications en son honneur.* »

Et Jésus le prit au mot. Le 11 mai, l'abbé Poppe subissait une première crise cardiaque, suivie bientôt d'une seconde, qui le conduisirent aux portes du tombeau. Il prit son Acte de consécration, qu'il portait toujours avec lui, le data de ce 11 mai 1919, et le signa des mots « *S(ervus) M(ariae) in aeternum* ».

L'abbé Seys, vicaire d'une paroisse voisine, était aussitôt accouru à son chevet. « Jamais, écrit-il, je n'oublierai cette soirée. Edward me chuchotait à l'oreille quelques remarques sur les affaires sacerdotales. Dans le silence recueilli, les yeux déjà fixés sur le Ciel, nous récitâmes en prêtres, saintement, moi à voix haute, le *TE DEUM*. Il me semblait céleste, l'âme sans voiles, me disant : “*Frère, je n'ai jamais demandé à Notre-Seigneur de vivre longtemps ni d'être heureux, même pas de devenir saint. J'ai seulement demandé qu'Il soit beaucoup aimé.*” »

RAYONNEMENT SURNATUREL

Réduit à une impuissance et une immobilité forcée, exposé à tout instant à une rechute fatale, c'est alors que l'abbé Poppe donna toute sa mesure et que son activité apostolique s'épanouit en une magnifique moisson eucharistique et mariale à travers la Belgique. Plein de foi et de magnanimité, il écrivait un jour à un religieux de Bruges : « *Ne trouvez-vous pas qu'en Flandre devrait reflorir le “siècle d'or” : le siècle d'or de la dévotion mariale ? Quel gage de soumission filiale et de vie intérieure toute simple ! À l'heure actuelle, c'est surtout l'application de la Médiation des grâces de Marie qui pourrait être le moyen d'un renouvellement de la vie religieuse.* »

De tous côtés, on venait à Moerzeke, chercher auprès de lui lumière et réconfort. « La première fois que je le vis, disait le cardinal Mercier, je fus remué jusqu'au fond de l'âme : un courant de grâce émanait de lui. » Un autre évoque « son esprit de décision, sa logique de fer ». Le P. Vanmaele d'Averbode témoigne : « Le Bon Dieu l'avait gratifié d'une espèce de charisme. Un entretien avec l'abbé Poppe était une véritable grâce, et on sortait de chez lui éclairé, réconforté et stimulé au bien. Tandis que lui-même restait dans l'aridité et l'obscurité, comme nous le savons par ses lettres à son directeur spirituel. »

Sa sainteté était vraie, humble, “à la petite Thérèse”, dont il était l'ardent disciple : « L'abbé Poppe, écrit son biographe, était le plus joyeux des hommes, le plus aimable aussi, dévoué jusqu'à l'héroïsme, et d'une patience angélique. Pour lui-même, il était d'une sévérité inouïe. Il se refusait tout agrément. Sa pauvreté était plus que monastique : un dépouillement aussi complet que possible. »

C'est Jésus qu'il rayonnait ainsi. Il voulait être tout simplement un prêtre selon le Cœur de Dieu et le Cœur de Marie, un “*autre Christ*”. Il avait, en même temps qu'une très fine psychologie, une parfaite compréhension théologique de la vie de la grâce, savait pénétrer le sens profond des textes de la Sainte Écriture, en particulier sur la Vierge Marie, et les rendre concrets. Lorsqu'il parlait du sacerdoce et des possibilités illimitées qu'il ouvre, il était intarissable. Un de ses confrères témoigne :

« Je l'écoutai, édifié, mais le jugeai trop idéaliste pour de pauvres diables comme moi, bien intentionné mais lâche et faible. Je risquai cette réflexion quelque peu incrédule : “*Tout cela est bien beau et vrai, Edward, pour un saint comme vous, mais cela ne fonctionne pas pour le traînard que je suis...*” Il me fixa alors de ses grands yeux perçants mais débonnaires et répondit, avec un léger reproche mais en même temps indiciblement encourageant : “*Frère, entre vous et moi il n'y a qu'une seule différence, mais elle est grande : moi je crois en la grâce de mon sacerdoce, et vous, vous hésitez. C'est là toute votre faiblesse. Croyez, et tout vous deviendra possible.*” »

En plus des entretiens spirituels, son apostolat principal consistait à écrire des lettres et des articles, assis dans son lit. Comme écritoire, il se servait d'un couvercle de pupitre d'écolier sur lequel il avait peint un calice surmonté d'une hostie, sur fond d'une croix et de flammes rayonnantes. En-dessous il avait écrit le mot : *ACCENDATUR*. « *Je suis venu jeter un feu sur la terre, disait Jésus, et comme je voudrais que déjà il brûle !* » (Lc 12, 49) C'était l'unique but de son énorme correspondance : faire brûler le feu de l'Évangile de Jésus-Marie dans les âmes.

Son exemple de pauvreté radicale impressionnait. « *Chaque mois, disait-il, je trouve encore quelque chose à retrancher.* » Quand il put enfin se déplacer, jamais ceux qui le rencontrèrent n'oublièrent son maintien si humble : « Il se tenait au milieu d'un groupe de travailleurs, lui-même comme un pauvre hère, avec sa boîte de margarine en guise de valise, avec une capote pauvre et usée, un vieux chapeau bosselé comme une casquette de docker, avec sa mauvaise écharpe autour du visage transi. Prenant part de la sorte aux misères des pauvres débardeurs, serviable et aimable parmi eux comme s'il était un des leurs, Poppe se sentait heureux. »

LA CROISADE DES ENFANTS

Au début de l'année 1920, fut fondée à l'abbaye d'Averbode la "Croisade eucharistique Pie X", pour appliquer les décrets du saint Pape sur la communion fréquente et précoce, « afin d'étendre le Règne du Christ sur le monde et de l'affermir dans l'âme de ses membres ». Le périodique pour enfants qui devait être le héraut du Roi Eucharistique en pays flamand s'appelait "ZONNE-LAND", le pays du soleil eucharistique. Sur la proposition d'un *Filioli*, l'abbé Poppe fut sollicité par le Père Vanmaele, directeur de la Croisade. L'humble recteur de Moerzeke accepta et ce fut pendant quatre ans une collaboration merveilleuse qui produisit des fruits innombrables. De son lit de malade, il écrivait ses articles, qui enflammaient les cœurs. Le nombre des "croisés" fut bientôt multiplié par dix et atteignit les deux cent mille !

En envoyant son premier article, intitulé "L'appel du Roi", l'abbé Poppe écrivait au P. Vanmaele : « *Travaillons en esprit de foi, car les entreprises humaines avec tambour et trompettes ne sont que des marches de parade et non des croisades... Restons petits, travaillons avec sérénité et vivons comme d'aimables serviteurs des autres. Tout découle de l'Hostie, pour nous aussi. L'essentiel est de rester aux pieds du Maître. C'est alors que nous travaillons selon son Esprit. Jésus est le véritable Apôtre, la Source de vie de toutes nos œuvres. Aussi, réservez beaucoup de place à sa Mère, et il y aura beaucoup de place pour Lui.* »

Pour mener à bien cette tâche, la Sainte Vierge lui



Dessin de la sœur de l'abbé Poppe pour son ordination (musée).

donna un peu de répit. Sur l'ordre de son directeur spirituel, l'abbé Poppe se vit obligé de lui demander la grâce de sa guérison.

C'est ainsi que, le 8 juillet 1920, on vit un modeste cortège quitter la maison du recteur en direction de la chapelle des Bateliers. L'abbé Poppe ouvrait la marche, bien emmitoufflé et protégé par sa désormais inséparable

grande écharpe, accompagné de sa mère, de la chorale, et de quelques orphelines et petits vieux de la maison. Ils récitaient le chapelet. Des villageois se joignirent à eux. Comme l'abbé Poppe paraissait épuisé avant d'arriver au but, quelqu'un eut la bonne idée de chercher une brouette dans laquelle il fut installé le plus confortablement possible, appuyé sur des coussins.

L'abbé Poppe était grand et maigre, il ne dépassait pas les cinquante kilos ! Désiré, le vieux jardinier du couvent, encore robuste, porta le précieux fardeau jusqu'à destination, sous le regard édifié des habitants sortis sur le pas de leur porte. Le lendemain, un cortège plus nombreux participa



Chapelle des Bateliers, au nord du village, l'abbé Poppe s'y rendait souvent.

à l'acte de foi pour implorer la guérison de monsieur Poppe, qui fit à pied les trois quarts du trajet. Le troisième jour, la brouette suivait par précaution, mais le malade fit la petite heure de marche tout du long, jusqu'à la fin de la neuvaine qui se termina le 16 juillet, en la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. C'est ainsi que, durant l'été 1920, l'abbé Poppe put se rendre en pèlerinage d'action de grâces à Lourdes et à Lisieux, sur la tombe de la petite Thérèse, sa « *sorella dilectissima* ».

La Croisade eucharistique, qui était « *la plus belle œuvre* » de sa vie, n'était pas un simple mouvement de jeunesse, mais *un système d'éducation complet pour une vie eucharistique et mariale à travers toute la Flandre* ; elle aurait dû, si la hiérarchie n'y avait pas fait barrage, animer le Mouvement flamand lui-même. Comme l'abbé Poppe était un extraordinaire pédagogue, ses petits ouvrages sur la « Méthode eucharistique » firent un bien immense. Au couvent de Moerzeke même, il aimait faire le tour des classes. Un grand silence régnait immédiatement et la réceptivité avec laquelle les petites filles écoutaient, bras croisés, ses paroles était touchante à voir. On réfléchissait, on répondait, on chantait et on priait. Les plus ferventes s'engageaient dans la Croisade eucharistique. L'abbé Poppe leur expliquait comment remplir les billets de la semaine : on y notait l'intention de ses prières, ses efforts particuliers, ses bonnes œuvres, ses sacrifices, qu'elles mettaient ensuite dans un tronc pour Jésus-Roi, près de la statue de la Sainte Vierge.

« Nous avons souvent été témoin, raconte le Père Van Haute, de voir les enfants se précipiter sur lui, dès qu'ils le voyaient, et de loin, rien que pour le saluer ou échanger quelques mots avec lui. Il se rendait souvent à une petite chapelle dédiée à Notre-Dame du Rosaire, située à cinq minutes de marche du couvent à peine, sur la place de l'église. L'abbé Poppe mettait souvent une demi-heure pour y arriver, parce que les enfants et les adultes qu'il rencontrait le retenaient. Il recommandait aux enfants de communier souvent, et ils lui promettaient d'assister à la messe du matin et d'y communier. »

MARIE MÉDIATRICE DE TOUTES GRÂCES

L'abbé Poppe restait par-dessus tout l'apôtre des prêtres. Il leur écrivait des lettres, brûlantes comme la lave. Il collaborait aussi à une revue sacerdotale, *PASTOR BONUS*, fondée à son initiative, ainsi qu'à *L'ÉTENDARD DE MARIE*, qui paraissait tous les premiers samedis du mois et avait pour but de préparer les esprits à la Médiation universelle de Marie :

« *Bientôt, nous l'espérons, ce titre brillera comme une perle dogmatique d'une beauté indicible à la couronne de Marie. Bientôt, nous aurons la douce obligation de reconnaître que toutes nos bonnes pensées, tous nos bons désirs, tous nos efforts et forces spirituels*

descendent sur nous du Cœur maternel de Marie ! Bientôt la foi nous fera considérer tous nos trésors spirituels, toutes nos beautés surnaturelles, toutes nos grâces, comme des interventions maternelles de la Mère de la grâce... Que ce soit notre honneur, notre gloire, notre spécificité la plus consolante, d'être esclaves de la Médiatrice, prédicateurs de la Médiatrice, défenseurs de la Médiatrice ! »

On le sollicitait pour prêcher des retraites et donner des conférences. En septembre 1921, le cardinal Mercier organisa un Congrès marial à Bruxelles, qui aborderait les sujets controversés de la Corédemption et la Médiation de la Sainte Vierge. L'abbé Poppe fut sollicité, il écrivit une étude sur « *Les fondements dogmatiques de la Vraie dévotion du bienheureux de Montfort* », qui rencontra chez certains une joyeuse adhésion mais chez d'autres un tollé de résistance à cette thèse jugée « insoutenable » ! Lui-même était trop faible pour se rendre au Congrès, mais un séminariste de Gand, craignant que les échanges n'aboutissent à rien, trouva une voiture et conduisit l'abbé Poppe à la dernière minute à Bruxelles. Appuyé sur le bras d'un ami, il fut introduit, épuisé, dans la salle bondée.

À son entrée, il se fit un silence saisissant « car il émanait de lui comme une force ». Il monta laborieusement l'estrade, s'agenouilla devant l'évêque pour lui demander sa bénédiction, et se dirigea vers la chaire, jetant un regard suppliant sur la statue de la Sainte Vierge, qui dominait la salle, et commença d'une voix douce et recueillie : « *Ma Mère, mon Père l'évêque vient de me bénir. Maintenant c'est à Vous de me signer d'une croix et de me dicter ce dont je dois entretenir votre petit troupeau choisi.* » Très lentement il fit le signe de la croix et poursuivit en commentant l'Évangile du jour : « *Ne craignez pas, petit troupeau.* » Il souligna l'importance du culte de la Vierge Marie dans l'apostolat des prêtres. C'était très simple, mais céleste.

« *N'oubliez pas la Médiatrice. Elle est la nuée lumineuse au-dessus des troupes de la Croisade en route vers la Terre promise. Ayez confiance dans les opérations puissantes et universelles de SA dévotion.* »

En 1922, un nouveau champ s'ouvrit au zèle de l'abbé Poppe. Sa santé paraissait s'améliorer un peu. Comprenant que son rayonnement était indubitable auprès du clergé, le cardinal Mercier pensa à lui pour la direction spirituelle du camp à Bourg-Léopold, au Centre d'instruction de brancardiers et infirmiers (CIBI), où les séminaristes et religieux faisaient leur service militaire, tout en continuant leurs études théologiques. Cette mission le transporta d'enthousiasme : former de futurs prêtres ! Il se dévoua jusqu'à l'épuisement à la direction spirituelle et à l'instruction de cette jeune génération de prêtres et de moines. Il exerça cette charge pendant plus d'un an,

laissant sur ces trois cents futurs prêtres une empreinte profonde.

COMME UN GRAIN DE BLÉ

Mais il avait présumé de ses forces. Le 1^{er} janvier 1924, comme il était en séjour à Moerzeke, une crise le terrassa, d'autres suivirent, de plus en plus inquiétantes, et le 6 mars il reçut, pour la troisième fois, les derniers sacrements. Une demi-convalescence se dessina pourtant. Si souffrant qu'il fût, l'abbé Poppe s'empressait la veille du premier samedi de chaque mois et de chaque fête de la Vierge de fournir à tous l'occasion de communier. Les sœurs se réjouissaient à l'approche de ces jours, car le recteur leur adressait toujours un sermon enflammé sur la Vierge Marie : « Toute sa personne était une prédication : les yeux rayonnants, la voix sonore et forte faisaient oublier le prêtre malade, et sa jubilation intérieure se transmuait en vie. Il aurait voulu que chaque cœur débordât du céleste amour qui l'inondait. »

Mais le 10 juin, quand il voulut se lever pour la messe, comme d'habitude, pour ne pas faire attendre le servant de messe qui devait aller à l'école, une dernière crise le foudroya : un long regard d'amour à l'image du Sacré-Cœur, et sa belle âme de prêtre-martyr alla goûter la récompense du sacrifice au Ciel.

En 1932, fut érigé par l'excellent cardinal Van Roey et en présence de quinze mille pèlerins, au chevet de l'église, à côté de la tombe de l'abbé Poppe, un monument qui résume toute sa vie sacerdotale. Debout au pied de la Croix, la Vierge Marie recueille du Côté ouvert de Jésus le Sang et l'eau, symbolisant les sacrements qui sont les canaux de la grâce divine, qu'Elle transmet de l'autre main à saint



Chapelle Saint-Pie X, à Moerzeke (1962), où reposent les restes de l'abbé Poppe.

Jean représentant l'Église et chaque prêtre à l'autel.

Le lendemain, dix mille petits croisés faisaient pèlerinage sur la tombe et à la chapelle des Bateliers, en renouvelant leur engagement et le surlendemain, ce fut au tour de huit cents enseignantes. Ces trois jours de triomphe laissèrent une impression inoubliable.

Le 8 septembre 1962, ses restes furent transférés dans la nouvelle chapelle Saint-Pie X, construite en forme d'épi de blé qui se lève sur sa tombe. À l'intérieur, tout converge vers l'autel et le tabernacle. Une dalle de marbre au pied de l'autel signale le tombeau et porte gravée la parole (*ci-dessous, en italique gras*), extraite d'une lettre à sa sœur le jour de son entrée au Séminaire et qui montre toute la radicalité de sa vie sacerdotale :

« Je veux aller à Dieu de toute mon âme, de toutes mes forces. Dieu connaît ma faiblesse quand je suis seul, je connais ma force quand Dieu est avec moi. Je peux tout, moi l'impuissant et le tiède, je peux tout avec mon Père chéri. Je ne veux pas être un étranger, un ami à demi, mais son fils, son véritable fils, son fils parfait. Plutôt mourir que ne le servir qu'à moitié. Avec son aide, avec le secours de Marie, notre bonne Mère, je vais tout droit à lui, par la souffrance et l'épreuve, plein de confiance et de courage. »



Intérieur de la chapelle Saint-Pie X, avec la dalle mortuaire de l'abbé Poppe.

Le troisième jour, nos pèlerins firent une marche de Thielrode à Moerzeke, en chantant le chapelet et en tirant les leçons de notre pèlerinage, avant de le clôturer par une grand-messe en l'honneur du Cœur Immaculé de Marie, célébrée par le recteur du sanctuaire, pour confier à l'intercession de l'abbé Poppe et à celle de notre Père, toutes les grâces dont

l'Église et nos patries ont un si urgent besoin.

LES LEÇONS DU PÈLERINAGE

Nos amis flamands, et les wallons tout autant ! ont été saisis par l'équilibre et la sagesse de l'homme de Dieu sur la fameuse "Question flamande", et sur les fondements mystiques qu'il donnait à son attachement à la Patrie. C'était pour l'abbé Poppe, et cela l'est aussi pour nous, *« une forme de notre vie spirituelle, un rayonnement de notre charité naturelle et surnaturelle envers Dieu et le prochain, comme un écho du "Misereor super turbam – J'ai compassion de la multitude" (Mc 8, 2) que Jésus répète dans chaque âme apostolique qu'il habite. »*

Alors, non seulement on comprend mais on se réjouit de voir l'abbé Poppe aimer et servir la Flandre "par religion" : *« Tout pour la Flandre, la Flandre au Christ. »* L'abbé Poppe était un flamand convaincu, son biographe Van de Velde a raison de le rappeler, mais ce dernier ne développe pas assez les conditions fixées par notre saint : voulant le salut de son peuple et sa préservation des idées perverses, venues des Lumières et de la Révolution française, il lui montre le chemin, – on parle même de « ligne de crête » –, par sa dernière parole, prononcée sur son lit de mort à l'adresse de l'ami Dosfel : *« À quoi sert à un peuple de conquérir la terre s'il perd son âme ? »*

Pour tout catholique de Contre-Réforme et de Contre-Révolution, le bienheureux Edward Poppe est aussi un maître, un ami, un saint protecteur.

Il a discerné et analysé en vrai mystique la crise de l'Église et de nos vieilles nations chrétiennes, avec une fermeté de principes et un langage qui fait choc : *« La terre n'est-elle pas devenue aux yeux de Jésus comme un champ qui ne produit plus que des chardons et des épines pour en couronner son doux Cœur ?... Pauvre Jésus ! Roi d'amour méprisé ! Mendiant des âmes repoussé !... Je Vous vois aller avec votre Mère, errant de pays en pays : sur chaque trône Vous trouvez un Hérode ou un Pilate : "Je ne veux pas de Vous" ou "Je ne Vous connais pas", ainsi parlent les puissants et les princes. Je Vous vois frapper aux portes, de maison en maison : et des meilleurs foyers, oui, des familles de vos baptisés où Vous voulez entrer plein d'amour et de bénédictions, la peste du péché moderne vient à votre rencontre... Hélas ! Frères, l'amour est crucifié ! »* (1921)

Pour le discernement entre les bons et les mauvais remèdes, il est aussi excellent, épris de vérité, de « vérité totale » ! imprégné de l'esprit de saint Pie X. Par exemple, quand il met en garde contre la nouvelle forme d'apostolat, qu'il appelait le "modernisme pratique", qui prendra bientôt le nom d'Action catholique spécialisée, qui naturalise le surnaturel chrétien, en donnant la priorité aux méthodes et aux projets humains, et détache les esprits des institutions tradition-

nelles comme la paroisse et le diocèse.

Au contraire, l'abbé Poppe préconisait l'esprit de croisade, *« qui conduit toutes les énergies chrétiennes et sacerdotales à tendre pratiquement vers la venue du Règne de Jésus et Marie, en nous-mêmes, dans la jeunesse, au foyer et dans toutes nos institutions sociales »*, bref un « système catholique intégral ». C'est le Règne de Jésus, *« son règne eucharistique dans les enfants en vue de son règne définitif sur la société »*. Il avertissait : *« C'est le temps du "tout ou rien" et "de l'ange ou du diable", pour l'individu comme pour l'institution. »*

Parfait disciple de saint Louis-Marie Grignion de Montfort, il annonçait le Règne de Marie, il brûlait de susciter des apôtres de Marie, il vivait intensément sa consécration à Marie et aidait les âmes à la vivre avec lui : *« Tout à Marie pour Jésus, tout à Jésus pour Marie. »* Il a eu des intuitions fulgurantes pour dire que *« la Vraie Dévotion à la Divine Trinité et à Jésus est "mariale", que toute notre vie de grâce est "mariale"... Cher Eugène, celui qui place Marie à côté de Jésus ne La connaît pas ; celui qui va d'abord à Marie et ensuite à Jésus tâtonne encore ; trouvons Marie, et Jésus EN MARIE, et aussi la divine Source de la vie : la Trinité, EN ELLE. »*

Le dimanche de la Pentecôte, 8 juin 1924, il écrivait à un religieux josphite qui lui avait envoyé son livre *« Le Christ dans la paroisse »*. C'était, deux jours avant sa mort, son testament spirituel, le dernier bouquet spirituel que nous garderons de lui :

« Nous sommes proches l'un de l'autre, à la même table d'écriture, en aimant et travaillant pour le Règne eucharistique de Jésus. Dans votre livre je retrouve mes propres objectifs et ma propre vie. Soyons ensemble un en Lui, soyons un seul cœur en Son amour, un seul sacrifice en Son Hostie. En vos paroles je perçois un son qui provient de la charité et je vous vois allumer au feu de l'amour jusqu'à la vérité elle-même. Je demanderai que l'Amour vous embrase entièrement, vous aussi, et vous purifie et consume avec moi. Faites de même pour moi. La vérité ne doit pas seulement étinceler, elle doit brûler et réchauffer pour son fond. Dieu est Vérité, frère, et sa Vérité est son Amour et son Amour doit être en nous, et nous en Lui. "Demeurez en mon amour." Que j'aspire à cet Amour ! Je jubile de le découvrir dans votre livre ainsi que dans votre vie. Et parce que vous êtes maître des novices, ma joie est encore plus grande. Vous multipliez votre apostolat. Je demanderai au Saint-Esprit qu'il sème en vous la semence précieuse de la vraie dévotion à la Très Sainte Vierge. Vous aurez alors Son regard pour contempler l'Hostie, Son désir pour glorifier l'Hostie, Sa puissance de supplication dans votre prière pour tirer la grâce de l'Hostie, Sa simplicité pour parler de l'Hostie et chanter le Magnificat avec Sa voix... »

(père Thomas et père Edward.



OBJECTIF FATIMA

LES années passant, la tendance s'installe, s'accroît, s'impose : à la CRC, il n'y en a plus que pour Fatima. Les *logia* de frère Bruno en sont tout imprégnées ; nos réunions ont pour objet principal la dévotion réparatrice ; dans nos pèlerinages, les bannières bleues du Cœur Immaculé de Marie remplacent nos drapeaux rouges !

« *Non que la CRC disparaisse devant Fatima*, expliquait notre Père, il y a trente ans déjà. *Au contraire, Elle est en nous l'indispensable fondement de notre entreprise. Cela va sans dire, et encore mieux en le disant : Ce sont nos convictions "100 % CRC", qui motivent notre écoute de Fatima, notre mobilisation au service de Marie au Cœur Immaculé. Que nos communs adversaires le constatent avec déplaisir ne change rien à ce qui est : la CRC et la fidélité entière à la cause de Fatima vont de pair, et il n'y a point d'autre accord aussi parfait que celui-là.* »

Quelles que soient nos activités, nos esprits se tournent ainsi vers Fatima et spécialement pendant ce mois de juin si riche en processions. Par exemple, le dimanche 2 juin, solennité de la Fête-Dieu, frère Bruno, en nous rappelant les enseignements de notre Père, l'abbé de Nantes, sur le Cœur eucharistique de Jésus et Marie, nous en montra l'illustration merveilleuse dans ces interventions du Ciel. Depuis l'apparition de l'Ange du Cabeço donnant la communion aux trois pasteurs, jusqu'à la grandiose théophanie trinitaire, eucharistique et mariale de Tuy, en 1929, en passant par la demande de la communion réparatrice à Pontevedra, en 1925, Notre-Dame de Fatima se manifeste comme la Médiatrice de notre Pain céleste.

Une semaine plus tard, nous solennisons la fête du Sacré-Cœur. Si c'est à Magé que nos amis avaient été les plus nombreux pour célébrer le Saint-Sacrement, cette fois-ci, c'est à la maison Saint-Joseph qu'afflua la foule. Ce ne fut pas une mince affaire pour nos sœurs que de gérer quatre-vingt-dix enfants, qui jetant des pétales sur le passage de Jésus-Hostie, qui brandissant martialement une bannière ! Moyennant quoi, ce fut au dire de tous la plus belle procession qui fut jamais.

Frère Bruno nous prêcha ce jour-là sur le plus ardent et le plus tendre désir du Sacré-Cœur, révélé par sa Mère le 13 juin 1917 : « *Jésus veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé* ». Mais le démon n'en veut pas et dresse mille obstacles... ecclésiastiques ! dont le premier fut l'opposition du curé de Fatima, semant un trouble affreux dans l'âme de la pauvre Lucie : « *Cela pourrait être une tromperie du démon.* » Un siècle plus tard, le cardinal Fernandez

use de la même arme du doute et de la confusion en excluant désormais de juger de la surnaturalité des miracles et apparitions. Quel outrage pour la Reine des Cieux qui prend la peine d'intervenir dans nos temps si périlleux, pour nous sauver des châtiments temporels et éternels mérités par notre apostasie !

Certes, il faut réfuter, clarifier, mais aussi, et de plus en plus, réparer, consoler notre Mère du Ciel, donner l'exemple de notre obéissance à ses volontés, de façon éclatante. Comment donc ? Notre frère prieur nous l'annonça le soir du 12 juin, pour lancer notre procession en l'honneur de Notre-Dame de Fatima : en nous rendant en pèlerinage à Fatima et Pontevedra pour le centenaire de la révélation de la dévotion réparatrice à son Cœur Immaculé (10 décembre 1925). Depuis la publication des nouvelles normes de discernement du dicastère pour la doctrine de la Foi, un tel message ne peut plus être reconnu par l'Église ! Qu'importe, nous irons, « *en vue de rappeler au Ciel qu'on n'oublie pas sur la terre ce qu'il a daigné nous révéler et nous demander de faire et d'espérer, comme aussi, de rappeler à la terre que les avertissements du Ciel sont toujours actuels, et qu'il devient très urgent de leur donner les suites qui conviennent* » (CRC n° 312, mai 1995).

Ce n'est pas tout. Toujours déçus par la forfaiture de la hiérarchie ecclésiastique et du Saint-Père lui-même, qui refuse depuis onze ans d'écouter les supplices de frère Bruno, il nous faut changer de stratégie. Plutôt que d'attaquer de front, opérer une manœuvre de contournement, aller à Fatima pour atteindre plus sûrement Rome, consoler le Cœur Immaculé de Marie pour qu'elle triomphe elle-même du cœur du Pape.

Ainsi notre pèlerinage prend-il l'allure d'une Croisade militaire. Sans même attendre tous les détails pratiques d'une telle opération, notre résolution d'y participer, inscrite dans nos cahiers phalangistes et bientôt dans nos agendas, remarquée par notre Mère du Ciel, la console et nous mérite dès aujourd'hui les grâces nécessaires pour nous y préparer assidûment !

En 1996, notre Père jugeait que la conjoncture périlleuse de la France et du monde rendait nécessaire notre pèlerinage à Fatima. De même, les Actualités du mois, expliquées par frère Michel, nous plongent-elles dans une angoisse que seul peut apaiser le recours au Cœur Immaculé de Marie.

LA CHUTE D'EMMANUEL DE GAULLE

Le 6 juin 2024, sa gloire était au zénith. Il présidait parmi vingt-quatre chefs d'État et de gouvernement les commémorations du débarquement de Normandie et Zelenski, le Churchill ukrainien, le saluait comme le leader de l'Europe ! Tandis que le

président français aiguillonne sans cesse ses homologues vers une intervention directe en Ukraine, l'Occident venait précisément de gravir une nouvelle étape dans son escalade diplomatique et militaire contre la Russie. Le 23 mai, un radar stratégique du système de dissuasion nucléaire russe avait été attaqué et, quelques jours plus tard, la plupart des pays de l'Otan avaient autorisé l'Ukraine à frapper le sol russe avec les armes qu'ils lui fournissent.

On comprend que les États-Unis poussent l'Europe à poursuivre une guerre si favorable à leur complexe militaro-industriel. Mais quand on considère les dizaines, les centaines de milliers de morts qui jonchent le sol ukrainien, on est épouvanté par les ardeurs bellicistes de nos chefs politiques et militaires.

Sur le plan intérieur aussi, la République convoie la guerre civile, comme le mettent crûment en lumière les troubles de Nouvelle-Calédonie. Frère Michel nous en rappela l'analyse par notre Père en 1985 (cf. Actualités du 17 janvier 1985, disponibles sur notre site de VOD), qu'il compléta par l'étude des péripéties ultérieures. **Le malheur de la Nouvelle-Calédonie, ce n'est pas la colonisation, mais la démocratie !**

L'administration coloniale républicaine n'a eu de cesse qu'elle n'ait ruiné l'œuvre admirable des missionnaires, dressé les uns contre les autres indigènes et Européens, brimant ou flattant les Canaques au gré des vents contraires de la démagogie démocratique. Notre frère retraça la suite de mesures exorbitantes adoptées par les dirigeants de la V^e République en vue d'abandonner cette terre française. Tandis que la gauche veut priver la Nouvelle-Calédonie de la France et lui laisser le chancre démocratique, que la droite entend défendre la souveraineté française, mais donner encore plus de démocratie, l'abbé de Nantes expliquait qu'il n'y a d'autre solution pour sauver l'île que de lui garder la France et de la guérir de la démocratie ! *« Et nous sommes dans le même bateau, concluait-il, nous les Français de métropole et eux les Français de Nouvelle-Calédonie, car nous crevons du même mal. Ce qui nous empêche de nous enrichir et de prospérer, ce n'est pas la gauche, ce n'est pas la droite, ce n'est pas l'immigration, c'est la démocratie, la religion démocratique, les droits de l'homme. »*

Or, la dernière célébration du culte républicain a renversé l'idole de Jupiter ! Les élections européennes du 9 juin ont pris l'allure d'un référendum anti-Macron, au profit du Rassemblement national. Humilié, mais non pas encore terrassé, le président a donc décidé de jouer son va-tout, de dissoudre l'Assemblée nationale,

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

Enregistrements disponibles sur notre site de VOD :
vod.catalogue-crc.org

♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH

MAI 2024

- ACT. L'EUROPE MORTELLE.

JUIN 2024

- ACT. LA CHUTE D'EMMANUEL DE GAULLE.

♦ LES CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2023

MAI 2024

- PC 88. 14. LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.
15. RÉURRECTION.

♦ NOS PRODUCTIONS CANADIENNES

- PI 2 22. SAINTE MARIE DE L'INCARNATION :
LA RÉVÉLATION DE L'AMOUR DU CŒUR DE JÉSUS
POUR LA NOUVELLE-FRANCE.

espérant contraindre tous les autres partis à faire bloc derrière lui afin de « *barrer la route au fascisme* » !

Pour notre part, ce n'est pas sans un grand soulagement que nous avons appris la nouvelle, car l'Assemblée a emporté avec elle au shéol son infernal projet de loi sur l'euthanasie et le suicide assisté.

Dans la confusion qui en résulte, les calculs et magouilles électorales précipités par la surprise et l'imminence de ces nouvelles élections législatives, frère Bruno et frère Michel affirment la priorité de faire barrage à Macron et à l'extrême-gauche : « Nous voterons donc pour le Rassemblement national, en ayant bien à l'esprit que c'est pour mettre un coup de frein au mondialisme de Macron et à sa politique de destruction de la France, à la loi sur l'euthanasie et à notre engagement en Ukraine. Mais pour le reste, nous ne nous faisons aucune illusion sur le RN. »

Même si l'essentiel du pays réel, écœuré par Macron, a voté pour le Rassemblement national, sa victoire provoquerait de graves troubles sociaux, sans laisser augurer le moindre retour à l'ordre catholique, Marine Le Pen ayant consciencieusement “endiabolisé” son parti afin de parvenir au pouvoir.

Heureusement, l'exhortation de l'Ange du Portugal au sacrifice et à la réparation répond à nos inquiétudes et nous prépare déjà à notre pèlerinage de 2025 : « *De cette manière, vous attirerez la paix sur votre patrie.* »

(frère Guy de la Miséricorde.